

CLAIRE BAGLIN

EN SALLE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

CLAIRE BAGLIN

EN SALLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OceanofPDF.com

© 2022 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2022 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 9782707348005

OceanofPDF.com

L'ENTRETIEN

OceanofPDF.com

– Et pourquoi ici plutôt qu’ailleurs ? Je suppose que vous avez postulé partout, même chez nos concurrents.

La voiture ralentit et mon père met le clignotant à gauche.

Après une négociation d’une heure, la berlingo passe enfin le portique et fait plusieurs tours avant de se stabiliser sur le parking. Mon père n’a pas retiré les clés que maman se retourne vers nous. Elle va prévenir, on y va mais c’est exceptionnel et surtout vous ne courez pas, vous ne criez pas. La portière arrière a déjà coulissé, nous sommes dehors. Nico court et passe une manche de manteau après l’autre. Ses lacets sont défaits, il les a dénoués quelques heures plus tôt, après la troisième halte autoroutière. Il faut se dépêcher avant que les parents ne changent d’avis, regrettent et nous rattrapent. Les lampadaires semblent s’allumer à mesure que nous nous approchons.

Très vite, je me fais distancer par Nico, soutiens la porte du regard. Mon nez coule sur ma bouche, de grosses larmes viennent remplir mes oreilles. Le logo lumineux jure que c’est ouvert et me rassure. Il dit on ne vous décevra jamais, on sera toujours là pour vous, partout. Je ne crois qu’en cette lumière qui vacille par intermittence.

Nico gravit les marches, son pied droit bute sur la dernière et son visage s’écrase contre la porte vitrée. Le nez dilaté il rit, je le rejoins. Les parents sont encore loin. Maman défait les manches du gilet autour de sa taille pour l’enfiler. Mon père déclenche la fermeture automatique de la voiture à distance, il appuie une fois, deux fois.

Nico les appelle, allez allez, et l’odeur de friture nous parvient à travers la porte, l’odeur de la fête, de la capitulation parentale.

– Non, non, je connais surtout votre chaîne. Les autres, je n’ai jamais essayé.

Nous entrons et à l’intérieur tout se complique. Le monde, la vache. Le hall est encombré et on ne sait pas où commander. C’est un dimanche soir, retour de vacances. Maman dit attendez mais c’est trop tard, Nico est déjà parti. Il se fraie un passage entre les gens, les écarte avec ses petites mains, pousse les rangées de jambes et les sacs tenus à bout de bras. Nico profite des brèches et je file derrière lui, me réduis à ses dimensions pour passer sans encombre, genoux fléchis, bras repliés le long du corps. J’avance mais contrairement à lui je m’excuse parce qu’on a trois ans d’écart. Nico trouve un espace vide et s’y jette, il sort de l’attroupement. Les néons l’éclairent et il finit par arriver aux caisses. On le renvoie faire la queue avec les parents.

Réfléchissez à ce que vous voulez manger pendant ce temps-là. Nico donne des coups de pied dans les serviettes roulées en boule. Quand il s’éloigne de nous et se rapproche du couple devant, comme s’il souhaitait changer de famille, les ongles de maman le ramènent. Je fixe gravement le porte-clés d’un sac à dos. Mon père a ouvert sa veste, il tripote sa sacoche et s’agace, je vois rien, c’est où les frites ? le prix c’est celui de droite ou de gauche ? Maman regarde autour d’elle comme si elle avait perdu quelqu’un. Les commissures de ses lèvres sont écarlates à cause du sel des chips. Lorsque le porte-clés avance et que je n’avance pas, elle me pousse de la main droite. Je regarde la nouvelle plaque au mur qui interdit de fumer, lis les petites lignes.

À la caisse, une dame à casquette noire pose quatre questions auxquelles mon père répond mais vous avez quoi ? Il se tourne vers maman qui hausse les épaules. Nico ne fait que sourire. Alors mon père me presse du regard, je dois décider. Sur les panneaux, les burgers, les menus, je ne les connais pas, les boissons brillent. À chaque question de

la caissière, mon père répète, et en boisson ? et en dessert ? quel accompagnement ? Je m'en sors avec un menu enfant et un extraterrestre qui brille dans le noir.

Passé l'angoisse de la commande, Nico et moi guettons sa préparation derrière le comptoir. Nous crions par moments c'est celle-là, c'est celle-là, et enfin arrive le tour de mon père. Il répète alors, alors alors, et finit par demander des frites. La caissière se jette sur lui pour le manger tout cru. Elle lui propose le grand coca, le burger parfait pour les grosses faims et mon père répond c'est grand comment ? Il lutte à coups de portefeuille, mais ça coûte combien ? ah ouais peut-être pas ça alors. La dame s'accroche, si vous le prenez en menu vous l'aurez pour moins de dix euros. Mon père écarquille les yeux, les burgers ont trop de couleurs, il est sur le point de capituler mais résiste une dernière fois, je peux le prendre en normal ? Maman bâille et regarde sa montre qui retarde.

– Vous êtes sûre que vous allez vous réveiller ? Vous n'allez pas avoir de panne de réveil ?

Le directeur demande trois fois, peut-être quatre, et j'en viens à me poser la question sincèrement. Est-ce que je vais bien me réveiller et est-ce que je peux le promettre ? Le directeur est en face de moi, avec sa tête de trentenaire et sa légère moustache, celle qu'on peut se permettre de porter dans la restauration. Il a le regard narquois et attend que je réponde sans réfléchir. Il veut savoir qui je suis et à quoi je suis prête pour être à l'heure. Il attend que je parle d'honneur d'intégrer une équipe, d'intérêt pour, d'aptitude à. Sur sa feuille, il a commencé une liste à quatre items, c'est moi. Il a tracé un nouveau tiret, je dois lui donner quelque chose, et alors que je prononce une plaidoirie contre le sommeil, il me prend de court.

– D'accord, vous n'aimez pas les grasses matinées mais vous n'avez pas envie d'aller à la mer cet été ? De profiter de vos vacances ?

– Oui on prend les chèques-vacances monsieur.

Jérôme esquisse un sourire soulagé et ouvre la fermeture éclair de son sac. Un instant, il a vu les enfants en pleurs, sa femme qui lui dit t'es con Jérôme, t'aurais pu demander plus tôt franchement. Il a craint le retour jusqu'à la voiture, Nico qui menace de ne plus jamais manger de sa vie, et ce sera de votre faute, avant de piger tout son saoul à la simple pensée d'une heure de plus sans repas. Il s'est imaginé conduire dans un silence complet, sans allumer la radio qui serait perçue comme une véritable provocation. Le silence se serait poursuivi jusque dans la cuisine, les enfants auraient avalé de grands verres d'eau pour faire passer les brocolis et leur déception aurait définitivement eu ce goût.

Puis Sylvie serait partie se coucher dans le canapé après avoir achevé la soirée comme on achève un animal en fin de vie, allez au dodo maintenant demain il y a école.

– Vous faites quoi comme études ? D'accord donc vous allez partir comme tous les autres pour la rentrée c'est ça ?

Le directeur prend un air mécontent. À ma réponse son sourire revient. En haut de sa fiche, il écrit mi-septembre et l'entoure deux fois. Je ne suis pas seulement dynamique, motivée et polyvalente comme les autres. Mi-septembre devient ma principale qualité. Mon dossier viendra se placer bien au-dessus des indécis, ceux qui ont vaguement évoqué qu'ils partiraient à la fin des vacances. J'ai l'impression que l'entretien va s'arrêter, qu'il va me mettre une casquette sur la tête et me présenter à mes nouveaux collègues mais je sens qu'il lui manque un élément pour être convaincu. Le stylo qu'il tient entre les doigts fait des moulinets, marque le décompte, et une famille passe à côté de notre table, les bras

chargés de plateaux. Les enfants crèvent des ballons et veulent faire du toboggan. Je dois poser ma dernière carte.

– J’ai le permis B.

Là ! On s’installe là ! Les parents nous suivent jusqu’à une table de bar au milieu du restaurant. On jette nos manteaux sur les tabourets et ils retombent, on ouvre les emballages mais maman nous arrête, on va aux toilettes d’abord. Alors qu’on court vers la dernière étape qui nous sépare de la béatitude, maman parvient à retenir Nico par la manche. Il n’a plus rien d’humain. Ses cheveux sont ébouriffés par l’électricité statique du manteau retiré, ses joues sont rouges, ses lacets traînent encore au sol et son pull est à l’envers, l’étiquette luisante de salive. Son visage est une énorme contrariété, il est fou, il veut en finir. Dans ses yeux brillent encore les nuggets qu’il a entrevus. Je pousse la porte des toilettes et Nico la retient de toutes ses forces, nous crions parce que nos voix résonnent. Maman tient la porte derrière nous et se retourne, voit mon père attaquer ses frites, la lanière de sa sacoche enroulée deux fois autour de son poignet.

Nico est déjà loin, je rince mes mains et, en sortant, le battant que je pousse vient buter contre une plante verte, elle se renverse à demi. Derrière moi maman se fâche comme elle sait le faire dans les lieux publics, non mais c’est pas possible, fais attention un peu, un éléphant dans un magasin de porcelaine.

– Je dirai que mon principal défaut, c’est que je n’ai pas assez d’expérience.

– Arrêtez, arrêtez. Ce n’est pas un défaut, il faut bien commencer quelque part et ici vous êtes formés. Un défaut, donnez-moi un défaut,

n'importe lequel, choisissez. Vous êtes impulsive ? Vous avez du mal à garder votre calme parfois ?

– Non, non.

– Vous n'avez pas peur du covid, des maladies ?

– C'est pas ici que je l'attraperai plus qu'ailleurs.

– Bonne réponse. Vous êtes tête-en-l'air ? Vous avez tendance à oublier ?

– Non, enfin pas vraiment.

– Vous n'êtes pas dégoûtée par certaines tâches ? Ça ne vous dérange pas de sortir les poubelles ?

– Je le fais toutes les semaines chez moi.

– Il y a des gens que ça dégoûte.

– Non, pas moi.

– Je comprendrais si c'était le cas.

– Si j'y réfléchis bien... Non, ça ne me pose pas de problème.

– Donc vous n'avez pas de défaut, c'est ça que vous me dites ? Vous êtes parfaite comme moi alors ?

Lorsqu'on le rejoint, mon père a déjà fini toutes ses frites et maman le remarque, t'es pas chié, attention tes manches dans la sauce Nico. Les pailles sont plantées au centre des couvercles transparents, le coca vient nous piquer la gorge. Mon père commence son burger, buvez pas tout le coca les titis vous aurez plus faim après. Maman répartit les sauces dans les boîtes, se met du ketchup sur les doigts. Nico commence à construire le jouet, elle l'arrête, tu joueras à la fin du repas. Je suis silencieuse. Un nugget sur la langue, je sens la panure se décomposer, la sauce glisser et fondre. Les lampes suspendues font briller nos cheveux, nous créent des auréoles.

– Bon je vous cache pas que j’ai une centaine de candidatures sur mon bureau, sans parler de celles en ligne qui attendent et là je vois encore cinq candidates après vous.

Le directeur s’apprête à me demander ce qui me différencie, pourquoi on vous prendrait vous plutôt qu’une autre. Il ne suffit pas d’être véhiculée, d’habiter à cinq minutes et de quitter le poste plus tard que les autres candidats. Il faut aussi avoir envie qu’ils ratent leur entretien, souhaiter prendre leur place. Je cherche un synonyme de polyvalente et je ne trouve pas. Je ne peux quand même pas dire multifonction.

Alors vous êtes contents ? Nous sommes tous les quatre serrés autour de la table et toutes les cinq minutes mon père répète, alors vous êtes contents ? Nous sommes concentrés, personne ne doit nous déranger. La table glisse, traces de doigts, mayonnaise sur le bord du plateau. Maman rassemble les déchets à mesure que nous écartons les cadavres. Mon père raconte, la première fois que je suis entré dans un fastfood, j’étais encore en BTS, on aspirait les glaçons au bout de nos pailles et on soufflait pour qu’ils glissent dans les allées centrales, qu’est-ce qu’on se marrait. Il refait l’historique, les murs orange de la maternelle, les colles du petit séminaire, le bac pro élec’, les escaliers de la cité U d’Hérouville dévalés pour appeler ses parents d’une cabine téléphonique, il crie dans le combiné je veux rentrer à la maison, je vais péter les plombs. Sa mère est à une heure de là, essaie de le rassurer. Calme-toi un peu Jérôme, qu’est-ce que tu racontes, non tu vas pas mourir, tu vas passer ton BTS et trouver un petit boulot pas trop loin de la maison, c’est tout.

Lorsque tout est avalé, Nico et moi avons un hoquet de stupeur. On cherche dans le sachet la frite qui reste, la friture de nugget qu’on essaie de récupérer avec le bout du doigt humide. Alors vous êtes contents ?

– Bon j’ai écrit mi-septembre mais je peux écrire fin ? Ce serait bon pour vous de travailler jusqu’à cette période ?

– Oui, oui pourquoi pas.

– Parfait. Après vous pouvez me dire ça et démissionner quand vous voulez hein.

Ouais on va pas tarder, il se fait tard et il y a encore de la route. On fait semblant de ne rien entendre et Nico tourne le nez de l’extraterrestre. La lumière jaillit, il y a des piles. Un temps je ne respire plus, ma bouche s’entrouvre et dans mon esprit défilent tous mes cadeaux d’anniversaire, ceux de Noël. Attendre avant de faire fonctionner la main qui tourne, la peluche parlante, le bébé qui pleure, les talkies-walkies, la montre. Attendre que mon père passe aux piles.

Quand est-ce qu’on revient ? Maman met son manteau et mon père enfile sa sacoche, la lanière lui barre le torse. Quand est-ce qu’on revient ? Les parents ne nous regardent plus. Nico proteste qu’il n’a pas fait de toboggan, qu’il n’a pas eu de ballon et que ce n’est pas juste. Je suis prête à partir, le scratch de mon manteau me griffe le menton, je regarde ceux qui restent. Les dames à casquettes s’activent derrière le comptoir, sous les lampes basses qui font luire leurs fronts. Je fais tourner le nez de l’extraterrestre machinalement mais mon père m’arrête, tu vas épuiser les piles, économise. Nico pleure et maman le tire par la manche. C’est la dernière fois qu’on vient si c’est pour faire un cinéma pareil ! C’était bien la peine !

Je note mes préférences d’horaires sur une feuille. L’entretien est fini. Je me presse vers la sortie mais devant les portes automatiques, le directeur m’appelle. Je le vois se diriger vers moi à petites foulées, vous avez pris mon stylo, attention c’est une faute très grave ici. Il veut rire. Je

déplie ma paume moite comme pour prêter serment et il récupère le stylo, le range dans sa poche de chemise. Lorsque je sors du restaurant, je sais que j'ai réussi l'entretien.

C'est pas donné, voilà pourquoi on y va pas souvent ! Vous saviez très bien qu'on resterait pas toute la nuit ! Nico renifle dans la manche de son pull. Je n'ose plus tourner le nez de l'extraterrestre parce que je sais que mon père me verrait dans le rétroviseur. Il met la clé dans le contact et ajoute, et puis moi je bosse demain ! Les vacances sont finies, nous rentrons à la maison.

Je serre le jouet dans mes mains comme s'il s'agissait d'une pièce à conviction, une preuve que c'est bien arrivé, et puis je me concentre parce que je ne veux pas qu'il redise le mot, économise. Je ne pense qu'à ça alors que la voiture dépasse le panneau sortie de la ville et s'enfonce dans la campagne sans lampadaires.



Un retard c'est joker, deux retards c'est la porte.

Le directeur marque une pause, lève les yeux de ses papiers et nous nous empressons de surenchérir. Quelques rires amicaux, il ajoute on s'est compris, parce que moi j'en connais plein des gens qui veulent bosser donc ceux qui arrivent en retard basta, j'ai pas de temps à perdre avec eux. Il pose devant nous une tablette sur laquelle il faudra signer en bas à gauche avec son index. Au bout de la banquette sur laquelle nous sommes assises, au milieu du vestiaire, une fille en chemise blanche mange un burger devant son téléphone portable. Elle a quelques minutes avant de reprendre.

Quelqu'un pousse la porte battante, d'autres entrent en même temps, allez ceux qui commencent à onze heures trente vous pointez, là on se

fait rusher ! Ils saluent le directeur. Le battant cogne, peint en mauvais rouge il fatigue l'œil, ils vont se changer, un vrai défilé. Des filles s'attachent les cheveux, mettent une charlotte, ressortent, on aperçoit quelqu'un enfiler un pantalon, à plus ! Le battant claque dans l'autre sens, une fille repasse le col de sa chemise à côté de mon contrat et l'enfile sitôt droit, une autre époussette son pantalon. T'es où ce midi ? Pass drive boissons desserts, je suis aux frites j'en peux plus, ça va franchement tu veux être avec moi en salle ? Les visages des filles deviennent ceux de chats persans lorsqu'elles se font des queues-de-cheval, enferment leurs cheveux dans des filets. Quelqu'un a vu la trame ? La porte se referme. Silencieusement, on appose nos signatures en bas des contrats.

Nous sommes toujours assises sur la banquette, le directeur nous forme, vous êtes formés ici, donc il faut tremper les chiffons toutes les demi-heures dans cette solution pour les désinfecter. Il faut prendre le pot, le remplir, verser le sachet dedans, le fermer, le mettre à tant de distance du sol, là c'est zone propre, là c'est zone sale. Allez petit quizz pour savoir ce que vous avez compris, à quelle température, à quelle distance, à quelle fréquence, quand où et pourquoi ? OK ? Bon voilà.

Il nous tend nos uniformes sous plastique, déjà salis par les précédentes équipières. Je n'ai pas de casquette. La fille qui mangeait à côté de nous est partie sans qu'on l'ait vue se lever et puis on doit suivre le directeur parce qu'il veut nous faire visiter.

Il nous présente la plonge sur notre gauche, des tomates gisent au sol, un équipier en nettoie d'autres au jet dans des bacs en inox. L'évacuation est sous ses pieds. À droite la chaufferie, les produits d'entretien y sont rangés et un amoncellement de poubelles cache une porte. Le directeur nous dit qu'elle donne sur l'extérieur, on le croit. Nous traversons le couloir, poussons une porte. Le directeur présente le stock, des cartons s'y entassent sur des étagères. Deux larges portes donnent sur un frigo, le posi, et sur un congélateur, le neg. Une équipière y entre mais on

n'aperçoit que le haut de son chignon, le reste est engoncé dans un énorme manteau au logo de la chaîne. On ne peut pas entrer dans le neg en chemise d'équipier. À mesure qu'on progresse, le directeur dément les rumeurs, le coca est pas en poudre, regardez les poches de coca, c'est Coca qui nous envoie tout.

Nous tournons au milieu des étagères jusqu'à arriver devant une porte, le bureau des managers. Il faut frapper avant d'entrer. Plusieurs bureaux sont recouverts de documents et, au-dessus d'eux, des écrans de surveillance suivent l'activité en cuisine, au comptoir, et en salle. Le directeur balaye la pièce du regard, résume, ici les managers comptent la caisse et la directrice des ressources humaines détermine vos horaires de travail. Il pousse un énième battant et nous nous retrouvons devant la grosse pointeuse, au centre de la cuisine. Elle indique l'heure, il faut scanner sa carte, indiquer qu'on entre, qu'on sort, la pointeuse dit bonjour quand on entre et se tait quand on sort. Chaque fois qu'une carte est scannée, la pointeuse fait le bruit d'un flash d'appareil photo. Le directeur a fini la visite, il nous laisse avec une formatrice. Elle va nous apprendre la prise de commande au drive et l'encaissement. Les voitures défilent derrière la vitre.

– Si tu veux je peux conduire.

– Non, non, ça va aller.

Maman tient fermement le répertoire des meilleurs restaurants pour pas trop cher et mon père est au volant. Nous tournons dans Quiberon à la recherche d'une place gratuite, il est midi dix et, après plusieurs tours, mon père coupe la radio. Le trajet cesse alors d'être promenade et devient traque au resto. Derrière, il faut se taire, laisser les parents décider sous peine d'entendre bon on va au supermarché acheter du jambon et du pain puisque vous êtes jamais contents. Nico marmonne depuis plusieurs

minutes qu'il veut aller au fastfood comme l'année dernière, c'est facile, c'est à côté, y en a un ici, et ici, et là aussi, y en a partout.

Là, c'est là ! Maman pointe du doigt un restaurant devant lequel on passe sans s'arrêter, restaurant noté une tirelire cochon sur cinq pour le prix. Mon père se gare plus loin et devant la pancarte, ils parlent prix, menus, aliments, ouais mais j'aime pas la vinaigrette, bah tu prends pas l'entrée, je peux pas prendre de menu sans entrée, ou sinon les œufs mimosa, j'espère qu'ils ont des frites, c'est sûr qu'ils ont des frites ils ont des steaks. Et vous ? Vous voulez manger quoi, vous ?

Je porte un casque audio, la formatrice dit en haut c'est la voie deux, en bas la voie un et tu appuies pour parler, quand c'est rouge le client t'entend, si ça clignote une voiture attend. Dans l'écouteur du casque, une sonnerie vient hacher les mots, je veux un wrap, je veux une compote, non pas de jouet, c'est obligé le jouet dans le menu enfant ? La formatrice a un an de plus que nous, elle répète en fait c'est très simple, c'est un automatisme, on finit par s'y faire. Il suffit de dire bonjour, merci, au revoir, de dire j'écoute pour votre commande et éventuellement est-ce que vous pouvez répéter s'il vous plaît, je n'ai pas bien entendu.

Le problème avec ce poste, c'est l'écran face à moi sur lequel je dois composer la commande. Cases rectangulaires, il faut appuyer avec l'index, je clique sur quoi, c'est où les desserts, comment faire pour enlever un ingrédient, mettre une sauce, gratuite, pas payante la sauce, et pourquoi ils veulent des croque-monsieur sans jambon tout le temps ? Je suis courbée au-dessus de l'écran, mon index fait des mouvements dans le vide à chaque fois qu'on me dit quelque chose dans l'oreillette. Je veux un burger en menu. Mouvements d'index, c'est où, j'ai perdu le burger et puis je ne sais pas enlever les glaçons, remplacer la glace par une autre glace sans coulis. Le gamin dans la voiture dit à sa mère euh non pas coca

sans sucre, coca normal et il faut tout changer. Un client arrive avec une promotion, il l'a découpée dans un ticket de caisse, pouvez-vous patienter un instant s'il vous plaît ? J'ai besoin de la carte magnétique d'un manager qui m'autorise à valider la réduction. Elle me servira aussi à ouvrir la caisse en cas d'erreur et à prendre mon repas à la fin de la journée, c'est la carte mana.

Au début je ne sais pas qui sont les manas, tout le monde me redirige, demande à Antoine, Caro, Laura et il faut les chercher sans connaître leur visage, ça peut être n'importe qui. Tout le monde a le même uniforme ou presque, ceux qui portent parfois un pull noir et un jean avec des poches sont les manas, ceux qui ont une tenue plus adaptée à la saison. Mais là c'est l'été et tout le monde est en chemise blanche. J'ai passé le casque à la formatrice et je me rapproche de la fenêtre pour apprendre l'encaissement. Un camion se gare devant moi, une jeune femme descend manuellement la vitre côté conducteur. Vous prenez les chèques-vacances ?

Restez dehors, on va demander. Nico tape ses chaussures contre le muret, scande, le fastfood, le fastfood, et je regarde mes parents à travers la vitre du restaurant. Je vois la bouche de mon père formuler les mêmes mots, ses mains se resserrer sur sa sacoche de la même façon. Quand il reçoit ses chèques, quatre cent cinquante euros là-dedans vous vous rendez compte, ils traînent sur la table pendant deux semaines et on mange en lisant les conditions générales, quatre cent cinquante euros et regardez on peut aller partout ! Nico répond oui et aussi au fastfood.

Le tiroir de la caisse enregistreuse me rentre dans le ventre, la même caisse que j'avais en jouet, et pourtant je sursaute à chaque fois, je ne m'y attends jamais.

Mes parents ressortent du restaurant, la portière de la voiture claque et nous sommes repartis. La radio est toujours muette, mon père donne des coups de volant plus secs, prend ses virages dangereusement. Maman continue de donner les indications jusqu'au moment où elle crie là là ah bah tu l'as raté c'était le virage d'avant, et là mon père explose. Son visage se déforme, ses mains deviennent énormes sur le volant, putain ! et Nico fait silencieusement une croix sur sa demande. Mon père dit passe-moi la carte, passe-moi la carte je vais mieux me débrouiller que toi. Et maman, mais tu conduis enfin c'est bon, on va y arriver au resto. Et lui, vous faites chier, vous faites tous chier putain. Je regarde par la fenêtre la zone industrielle autour de nous, mon père conduit la voiture dans une entrée d'usine pour mieux faire demi-tour, merde ! et maman ne dit plus rien, elle pose sa main sur la poignée de la portière. Les bâtiments se succèdent et la voiture revient à l'endroit indiqué, tu vois un resto toi ? Les enfants si vous voyez un resto vous hurlez. On regarde chacun de notre côté, comme au supermarché, et maman, doucement, dit je vous jure que c'est l'adresse, c'est écrit dans le guide ! On ne voit que des usines à camions, des usines à tracteurs et puis d'autres impossibles à identifier, grosses baraques blanches aux fenêtres trop hautes.

– Je voudrais un bacon.

– Excusez-moi je n'ai pas bien entendu, vous dites ?

– Un bacon truc là, je ne sais pas comment vous appelez ça, un bacon quelque chose.

– Excusez-moi, pouvez-vous répéter ?

– Un bacon je vous dis.

– Je vous demande pardon, je suis nouvelle et je ne connais pas tout, je suis presque sûre qu'on n'a aucun burger avec du bacon seul, vous voulez

quoi exactement ?

– Écoute c'est toi qui bosses ici ma grande, c'est toi qui connais les sandwiches.

Là, le resto, la crêperie ! Mon père tourne mais passe devant le restaurant décoré de coquilles saint-jacques sans s'arrêter. Les yeux brillants, il nous reconduit au camping. Nico évite de croiser son regard, un silence s'installe, je sors un livre. Il est une heure moins le quart et mon père n'allume pas la radio, ne s'arrête pas sur le parking du supermarché. Maman referme le guide des meilleurs restaurants, relève son pull sur son visage et s'endort.

– Passe-la moi je vais lui parler.

– C'est ma faute, je n'ai pas compris ce qu'elle voulait.

– Passe-la moi. Madame ? Vous êtes encore là ?

★

Je compose le code, tintement, je pousse la porte. Le vestiaire femmes est un long rectangle que se partagent une rangée de casiers orange et un lavabo. L'unique siège est occupé, j'enfile mon pantalon derrière le battant. C'est mon deuxième jour. Sur la porte, je lis qu'il ne faut pas laisser ses vêtements dans le vestiaire lorsqu'on ne travaille pas et qu'il faut retirer ses boucles d'oreilles. Sur les casiers, des étiquettes indiquent les noms de celles qui travaillent ou de celles qui ont travaillé là il y a longtemps, celles qu'on garde en mémoire pour leur longévité, un record, presque sept ans, en souvenir de ce jour où, putain, elle avait fait un trou dans le pot de glace, elle s'était renversé la poche de caramel sur le pantalon, elle avait insulté un client, elle était incroyable.

Les nouvelles devront faire leurs preuves pour mériter leur nom sur la porte d'un casier. Les anciennes, elles, sont reconnaissables à leurs étiquettes légèrement effacées. On m'attribue le casier des pantalons d'équipiers.

Il est bientôt midi, vapeurs de déodorants et filets à cheveux au sol. Le carrelage est mouillé du matin au soir, une eau qui ne sèche jamais. Certaines quittent le vestiaire pour aller repasser leurs chemises dans l'entrée. Elles me disent t'es arrivée quand, t'es nouvelle toi, et enchaînent vite, tu finis quand aujourd'hui, c'est quels jours ton week-end ? Les équipières secouent leurs chemises blanches et enfilent leurs surchaussures. Les présentations sont faites.

C'est peut-être l'après-midi, une autre année. Nico avance sur une route de graviers blancs. Il suit les panneaux, il tourne à droite, à gauche, repère les sanitaires, fait quelques pas, on y est, c'est là. Je le suis, deux oreillers sous les bras, je regarde mes chaussures qui deviennent blanches. Je veux les retirer et les jeter loin, atteindre la pelouse pour y frotter mes orteils salis par la poussière mais Nico avance plus vite que moi, je cours sur la pointe des pieds. Nous nous retrouvons dans un enclos de sable, les cordes de deux balançoires s'effilochent, tourniquet qui fait vomir, chevaux à ressorts, toboggan brûlant. En dessous, c'est rouillé. Nico creuse dans le sable et je me mets debout sur la balançoire. Mon père paye à l'accueil, maman est avec lui, nous attendons de savoir quelle parcelle nous sera attribuée. Au-delà de l'aire, des tentes en rangées, certaines ont une table devant, les chaussures à l'extérieur, des vélos avec le numéro de location inscrit sur le cadre, les réchauds qui dorment contre les sardines des tentes et refroidissent doucement. Le soir tombe déjà derrière les sapins. Des cordes à linge sont accrochées à un grillage défoncé comme si quelqu'un avait tenté de l'escalader un soir, insisté puis renoncé.

Notre tente a trois ailes, une pour les parents, une pour Nico et une pour moi. Je sais déjà que je placerai mon sac de couchage au fond, sur la gauche mes vêtements par piles et sur la droite mes livres, cahiers et crayons. Je pense déjà au cri du corbeau à six heures suivi par le roucoulement du pigeon, la chaleur du duvet, fermé jusqu'en haut le soir et rejeté le matin, le bruit de la fermeture éclair sans arrêt, celui qui parfois veut dire ça suffit maintenant il faut dormir, la moustiquaire à fermer sur soi, les lampes torches qui rechargent, le ronflement de Nico quelques secondes après qu'il a fermé la moustiquaire de sa chambre, le film de mon père, le matelas à regonfler tous les matins et tous les soirs, pourtant j'avais mis un scotch l'année dernière, il y a un trou quelque part mais je ne le trouve pas, mets-toi debout dessus pour que je trouve. Tout ça arrivera mais pour le moment, la tente est encore dans le coffre et Nico se tient le ventre, il a sauté du tourniquet.

Il est quelle heure ? C'est qui le mana ce midi ?

Des enfants inconnus, un peu mieux habillés, entrent dans l'aire. Nico est à plat ventre sur le sable, il respire doucement pour ne pas vomir et je suis toujours perchée pour ne pas mourir. Nos vêtements sont froissés, inadaptés au temps qu'il fait, nos doigts sont gras, nos cheveux grattent. On détourne le regard, moi en haut, Nico en bas, même si je me doute qu'il fait la comédie, je ne descends pas. Nous ignorons les autres enfants, nous n'existons pas. Demain sera une meilleure journée pour les rencontrer. Nico s'assoit, retire sa chaussure et la secoue. Les enfants s'installent dans le tourniquet et ne vomissent pas. Je pense aux activités que je choisirai pour la semaine, la sortie zoo, l'accrobranche, la plage. Les enfants nous dévisagent comme si nous n'étions pas invisibles, puis ils tapent dans leurs mains et rient fort. La petite fille a des sandalettes vertes.

Maman entre dans l'aire, elle avance d'un pas décidé et s'accroupit près de nous. Elle nous indique le numéro d'emplacement comme chaque année, mais cette fois elle ajoute soyez gentils avec votre père cette semaine, il est complètement nase. Les ourlets du pantalon de maman sont tachés. Nico arrache un pissenlit, il prend un air contrarié et rétorque pourquoi ? Elle ferme brièvement les yeux, voilà justement je veux que vous ne l'embêtiez pas trop avec des questions, il en peut plus de la route, il a besoin de couper un peu avec la maison, le travail.

Maman se relève. La glacière qu'elle porte en bandoulière la fait claudiquer sur les graviers jusqu'à l'accueil. Nico s'allonge de nouveau, haut-le-cœur, il respire avec les cordes vocales. Je dis ça va ? ça va Nico ? La petite fille colle un jouet musical contre son oreille, elle chante *no no no no don't*, je m'en fiche. Les oreillers tombent du banc où je les avais posés, dans la poussière, et je descends de la balançoire. Alors Nico se jette sur ma jambe, agrippe ma socquette. Je suis touchée, c'est moi le loup.

Quelqu'un a vu la trame ?

- Je prendrai un granité bleu madame s'il vous plaît.
- D'accord j'en mets dans votre tasse.
- Glou glou, merci madame, c'est très bon, ça coûte combien.
- Ça coûte 100.
- Mais ça a augmenté, la dernière fois c'était 10.
- Oui mais c'est la crise.
- Mais non, on avait dit que non.
- Si, tout le monde le sait et tout le monde dit. C'est 100 et puis c'est tout.
- J'ai qu'un billet de 50, on a qu'à dire que c'est pas grave.

- Tu as bu le granité donc tu payes, sinon j'appelle la police.
- T'as un portable ?
- Sinon je crie très fort.
- La dernière fois je t'ai fait un prix d'ami sur les fruits et toi t'es jamais gentille.
- C'est 100 et si t'es pas content, c'est pareil.
- Mais j'ai pas assez de sous, je peux payer en tapant dans la main ?
- ...
- C'est la dernière fois je te jure, la prochaine fois j'aurai assez de billets.
- Allez tape, tape.

Un équipier désinfecte le casque qu'il s'apprête à me tendre, il passe le chiffon sur l'oreillette, essuie le micro. Je l'enfile comme un serre-tête, je place le micro devant ma bouche, prête à saisir les commandes sur l'écran face à moi. La formatrice est la même qu'hier et juste un détail la différencie du jour précédent : une mèche de cheveux est coincée différemment sous son filet à cheveux et forme une boucle rebelle près de l'oreille. La formatrice se frotte le coin de l'œil, elle reste derrière moi, j'appuie sur le bouton de la ligne deux.

Bonjour ! D'habitude les autres me connaissent mais vous, je ne reconnais pas votre voix. Je suis la dame qui demande du lait d'avoine dans son café le matin, vous pouvez m'en ajouter ? Et un verre d'eau supplémentaire s'il vous plaît, c'est pour mon chien.

Bonjour je vous écoute pour la commande, et avec ceci ? vous souhaitez que j'affiche les burgers ? vous souhaitez quelles sauces ? vous souhaitez un dessert ? vous souhaitez autre chose ? ce sera tout pour vous ? ça fera quatorze euros cinquante, je vous laisse avancer à l'encaissement, je vous remercie, au revoir bonjour, quatorze euros

cinquante, par carte ? c'est ici, voilà votre ticket ce sera en livraison une, bonjour je vous écoute.

– Bonjour un menu enfant fille.

– Oui ?

– Pour une fille.

– Vous voulez quoi dans votre menu ?

Jérôme dit qu'il n'arrive pas à se reposer. Pourtant il a laissé sa sacoche à la maison, les enfants sont mignons, il le dit souvent, vous êtes mignons les titis, et Sylvie a géré la réservation cette année. Pourtant, quand il enlève ses chaussures pour marcher sur le sable et déplie une serviette pour s'asseoir, il fixe continuellement la mer comme si quelqu'un s'y noyait sans qu'il puisse intervenir. Au parc d'attractions, il reconnaît les machines, il dit ça c'est la même marque qu'à l'usine, elles vissent les portières de bagnoles. Au camping, il s'acharne sur l'irréparable. Le pied d'un parasol se défait et il sifflote, sort du coffre une caisse à outils et un rouleau de chatterton, personne ne voit de quoi il parle, mais quand il répare quelque chose, il dit je vais essayer de le fixer avec du chatterton. Parfois, Jérôme s'engouffre dans le toboggan de la piscine du camping, coupe en petits carrés la galette de sarrasin dans son assiette au restaurant et poursuit Nico avec un pistolet à eau. Le soir pourtant, il parle du travail, ronge l'ongle de son pouce, Sylvie dit arrête j'ai horreur de ça, et après il a un panaris.

Quand il croise un chat en randonnée, Jérôme s'arrête trente minutes pour gratter la tête du minet, s'accroupir et lui donner un coup de tête amical. Puis il enfile le sac à dos de randonnée rempli de bouteilles d'eau et l'attache sur le devant. Il rappelle qu'on le lui a offert au travail et après il teste toutes les fermetures éclair pour dire que c'est de la qualité, sauf celle de derrière qui est cassée. Le soir, dans les rues de Crozon, il tient la

main de Sylvie et un instant porte l'ongle du pouce à sa bouche mais il est bandé, il se ravise.

Lorsque Jérôme répare, il se blesse toujours avant de réussir, comme si la cassure devait passer de l'objet à son corps pour disparaître. Sylvie lui demande d'arrêter de réparer cette connerie, ça servira à quoi que ça marche, on n'en a pas besoin, on en a déjà quatre des radios. Parfois, elle dit simplement ça va mal finir.

Jérôme applique du mercurochrome sur ses doigts à la fin de chaque opération, sans même y penser. Il montre le fruit de sa réussite mais on ne voit que les mains trouées, les coupures, les bandages, on se cache les yeux et Jérôme ne cesse de répéter qu'il a gagné de l'argent, ça évitera de racheter neuf. Sylvie ne proteste plus, elle lui demande de réserver des places pour l'accrobranche demain mais, avant de composer le numéro, il s'inquiète, je dois dire quoi ? c'est pour quelle heure ? je dois réserver les équipements aussi ? Une fois les informations prises et le numéro composé, il se tourne de nouveau vers Sylvie.

– Je dis quoi si on me demande autre chose et que je ne sais pas ?



– Excusez-moi, je suis nouvelle et taper votre commande a pris un peu de temps.

– Ouais, c'était chiant.

– Je suis désolée.

– On peut avoir un geste commercial ?

La formatrice secoue la tête et je redresse le micro, je vous laisse avancer à l'encaissement, ça fera trente-sept euros. Au milieu des cuisines, la pointeuse fait un bruit de klaxon italien parce qu'une personne n'a pas dépointé à l'heure et l'équipe du soir, la relève, arrive enfin. Ils attendent l'heure, ont préparé la carte qu'ils s'appêtent à scanner. Certains gardent les yeux rivés sur les secondes et d'autres

regardent le planning, la place qu'on leur a attribuée pour le service. Ils plaisantent, nouent leurs tabliers en plastique, je suis en cuisine, t'es où toi, en salle, t'y étais pas hier ? Le klaxon italien couvre le reste de la conversation.

Dix-neuf heures et tout le monde pose sa carte à tour de rôle, la pointeuse dit bonjour à sept reprises. Une équipière pose sa carte et la pointeuse bavarde, elle explique, durée minimum de pause non effectuée. Lorsque chacun rejoint son poste en silence, seul le bruit de klaxon continue de retentir. Je prends les commandes, j'oublie les visages qui me disent bonjour. La formatrice est en retrait, elle prépare machinalement les boîtes des menus enfant. Et puis quelqu'un vient nous voir, il interpelle ma formatrice, c'est toi qui sonnes, tu dois dépointer, t'as oublié ? La formatrice me souhaite bon courage avant de courir jusqu'aux vestiaires.

Alors que j'étais retenue par des mousquetons dans les arbres, j'ai perdu une boucle d'oreille. L'attache s'est desserrée et le papillon d'or est tombé. On a cherché longtemps sous les arbres et j'ai pleuré pour que la boucle d'oreille réapparaisse. J'ai pleuré pour que la personne qui décide de la fin de l'histoire ait pitié de moi, sans succès. Mon père est allé jusqu'à retourner les feuilles mortes pour vérifier, être sûr qu'elle n'avait pas glissé là, il refaisait au sol le parcours d'accrobranche durant lequel la boucle était tombée. Maman disait c'est pas grave Jérôme, on en rachètera une, mais ce n'était pas une question d'argent. Le ciel est devenu bleu roi, le parc allait fermer d'une minute à l'autre, mon père courait dans les allées, répétait c'est pas possible, elle doit pas être bien loin. Les lampadaires se sont allumés, nous avons perdu mon père et ce sont les gardiens du parc qui l'ont fait revenir vers nous après leur tour de fermeture. Il n'avait pas retrouvé ma boucle d'oreille, il est venu me le dire en baissant la tête.

Depuis, chaque soir, je dois m'enfermer dans une cabine avec maman pour qu'elle désinfecte mes oreilles. Il faut faire passer le papillon rescapé d'une oreille à l'autre pour empêcher les trous de se refermer. Dans le lavabo, maman en profite pour écraser quelques poux et quand elle dit il est gros celui-là, je secoue mon crâne mis en friche par le peigne métallique. Je proteste parce que je ne veux rien entendre de cette colonie qui s'établit chaque jour autour de mes racines. Je vois les insectes tomber de mes cheveux mouillés et du sang sur le coton, maman dit arrête de bouger, elle tient ma nuque. J'ai le menton contre le lavabo blanc, maman fait claquer ses ongles, j'entends la pression exercée sur les poux, sur les lentes pour les faire éclater, tic tic, je ferme les yeux mais ce bruit reste, celui des poux qui s'aplatissent contre la faïence.

Un papa renverse dans mes mains jointes une quantité de centimes. Sur l'écran de surveillance, un embouteillage de voitures. Une moto klaxonne, un conducteur sort de sa voiture et empoigne le motard. Un monsieur passe avec un carton où il y a écrit qu'il a faim, des clients referment la vitre sur ses doigts. Dans mon casque, voie deux, j'entends une femme qui crie au téléphone mais putain, la moindre des choses c'est de venir au rendez-vous Jonathan ! Si t'es pas capable de comprendre ça, ta gueule ta gueule ta gueule, ça tu me l'as déjà dit donc ta gueule, je veux pas t'entendre, tu m'écoutes parce que la dernière fois, la dernière fois t'avais dit, non mais t'avais dit que tu étais prêt, j'y crois pas, arrête ! À l'arrière, un bébé pleure. La femme raccroche. Je termine de compter et le papa se penche vers moi.

– Excusez-moi, c'était la tirelire des gamins.

Je sors de la cabine des sanitaires et marche pieds nus sur les graviers jusqu'à la tente, soulagée d'arriver enfin sur une pelouse et de pouvoir

courir. Mes cheveux mouillés se décollent de ma nuque et sèchent avec le mouvement. Il fait nuit et, derrière moi, des campeurs font du karaoké. Un couple s'est lancé sur une chanson à interpréter à deux, chanson de rupture mais c'est pas grave, c'est l'occasion, pour une fois qu'on chante tous les deux. Il fait un peu froid et, aux abords de la tente, mon pied bute sur une sardine enveloppée de chatterton. Je m'arrête et n'entre pas, je m'assois en tailleur près de l'ouverture centrale. Le couple reprend en chœur, *tu m'oublieras, tu m'oublieras*, applaudissements, un air disco reprend pendant que d'autres parcourent la liste des morceaux à interpréter, hésitent et se décident.

Mon bas de pyjama colle mes jambes encore mouillées. Au loin, des cailloux levés, ceux pour lesquels on a fait le voyage et qu'on aperçoit derrière la piscine et l'aire de jeux du camping. J'entends le film que mon père regarde à l'intérieur de la tente sur le lecteur qu'il a reçu au Noël du CE, un homme parle et puis des coups de feu, des cris de douleur. Au karaoké, quelqu'un s'est décidé à chanter du Édith Piaf et tout le monde reprend en cœur, *padam padam padam*. L'animateur chante plus fort que les autres, il a gardé un micro. Un insecte invisible rampe sur ma jambe et je l'écrase, peut-être un moustique. Au loin, ils tiennent la note, *comme si tout mon passé défilait*, les gens applaudissent mais la chanson n'est pas finie. Derrière leurs applaudissements, la fille au micro continue, *cet air qui bat*, plus personne n'écoute et le DJ effectue un fondu sur une musique d'Indochine. Je gratte mes cheveux. La chanteuse est remerciée et l'animateur rappelle qu'il y aura un vote pour élire la meilleure.

Les graviers crissent sous les pas de maman qui apparaît sous le halo du lampadaire sous batterie.

- Tu rentres pas ?
- Il fait un peu trop chaud mais je vais pas tarder.
- Nico prend sa douche.
- Papa regarde un film.

- T’as fait ta valise pour demain ?
- Oui j’ai tout rangé.
- T’as mis ton maillot de bain à part ?
- Pourquoi ?
- Demain matin, on va profiter une dernière fois de la piscine avant de partir.
- Non je l’ai pas mis.
- Faut en profiter, fais comme tu veux mais autant en profiter.
- On mange où demain ?

Le client s’empare du terminal de paiement, le tire à lui pour régler et le décroche de son socle, le terminal tombe sous la voiture. Je me précipite au comptoir pour prévenir un mana, je dis la borne est passée sous, elle est tombée, en deux morceaux, le client veut en carte bancaire pas autrement, je ne sais plus parler. L’équipier en face de moi répond je ne suis pas mana, demande à Laura, elle est dans le posi. Lorsque je la trouve, je prononce d’autres mots, mon vocabulaire n’en contient plus qu’une dizaine, ceux utilisés depuis quatre heures. Dans une heure, la pointeuse jouera le klaxon italien et ce sera moi qui pourrai partir en courant.

- Pardon ?
- La borne est tombée, il a tiré et il doit régler, je ne sais pas, je fais le tour ?
- Je ne comprends rien à ce que tu dis.
- La borne, elle est sous la Citroën et le client veut passer à l’encaissement.

Laura est une manageuse comptoir qui fait deux fois mon diamètre. Ses lunettes de vue sont fixées au sommet de son crâne et elle n’a pas de filet à cheveux. Dans la poche de son jean, elle garde sa carte et ne la donne que si elle est bien lunée. Quand les équipiers cherchent un

manager, ils ne cherchent pas Laura. Elle dit souvent je m'en fiche complètement, tu te débrouilles. Lorsque Laura marche, elle fait peser son poids sur sa jambe gauche et quand elle presse le pas, tout le monde se tient sur ses gardes, elle est effrayante, elle pousse les cuisiniers sur son passage. Laura ne s'excuse jamais.

Elle va jusqu'à mon poste et souffle bruyamment pendant que je répète la Citroën, c'est la Citroën à l'encaissement qui a, qui est, qu'il faut.

Allongée sur mon matelas gonflable, j'écoute le bruit de l'autoroute qui passe à côté du camping, à moins que ce ne soit celui d'un aéroport. La journée, je ne sais pas expliquer pourquoi, on ne l'entend pas. Ce n'est pas un bruit de roues de voiture, il s'agit plutôt d'un son continu, comme si tous les camions du monde se relayaient pour créer une harmonie, un parfait bruit blanc. Je le connais intimement pour l'avoir déjà entendu à la fenêtre de ma chambre.

Nous avons emménagé dans cette ville de deux mille habitants le jour où mon père y a trouvé un meilleur travail. L'appartement est aussi proche d'une campagne infinie que d'un axe routier fréquenté. Quand mon père parle du travail précédent, il dit Besnier ou Charchigné sans détailler davantage. Ça suffit pour expliquer ce qu'il faut fuir. Nous vivons au deuxième étage et, chaque soir, lorsque j'ouvre la fenêtre de ma chambre, ce roulement continu de camions me rappelle que je suis dans une ville de passage et que, dans la logique de ce mouvement, je partirai moi aussi.

★

- Et en dessert ?
- De l'ananas tranché.
- Pardon ?

- De l’ananas tranché.
- Excusez-moi, pouvez-vous répéter s’il vous plaît ?
- De l’ananas tranché !
- Je, non vous avez dit ?
- De l’ananas tranché !
- C’est que, non mais je suis vraiment désolée, je ne sais pas si je vous entends mal ou.
- De l’ananas tranché !

Dans la voiture, le doigt mouillé est passé repassé au fond du paquet de chips, il n’y en a plus. On a trop dormi peut-être ou le gras saturé nous est monté à la tête, la radio est peut-être trop forte mais mon père conduit depuis cinq heures et a utilisé la grosse voix pour nous répondre la première fois alors on n’ose plus demander. Les consoles déchargées gisent sur le siège de gauche avec la glacière bleue, le matelas de Nico, le pull de maman, les brochures de l’office de tourisme de Paimpont, deux oreillers et une boîte d’anis. Nico et moi rions des voitures derrière nous auxquelles on tire la langue, rions des flics qui ont arrêté quelqu’un au rond-point, rions de lui, rions de moi, on se tape sur les jambes, les genoux à chaque blague et Nico s’étrangle, son visage devient rouge, violacé, il suffoque et ses mains s’ouvrent et se ferment comme s’il cherchait à m’attraper, les yeux fermés, le buste secoué de spasmes et il finit par expulser ce rire sonore que je connais par cœur.

Dans le reflet de la vitre embuée, je suis un monstre écarlate au visage déformé, la peau pliée comme un origami raté et je crache, la langue entre mes deux dents de devant, je crache comme si je me gargarisais en parlant. La sueur et la salive se mélangent sur le front de Nico dont les narines se dilatent. Je vois ses dents écartées quand il crie, jaunies par les chips et le jambon-beurre du midi. Il crie toujours avant que son rire vienne s’éclater contre la portière arrière droite, celle toujours mal

fermée, qu'il faut rouvrir et claquer cinq minutes après le démarrage de la voiture. Cette fois, le cri de Nico se prolonge, les parents gueulent mais il n'arrête pas, le rire ne vient pas et j'empoigne ses cheveux fins, blonds, trempés, enfonce sa tête dans un des deux oreillers comme si je voulais l'étouffer, je le redresse et recommence, lui accorde la vie à chaque fois et le rire vient là, au creux de l'oreiller, laisse un filet de salive. Lorsque je lâche son crâne, quelques cheveux, presque blancs tant ils brillent, restent enroulés autour de mes doigts et la bouche de Nico se crispe vers le bas.

– De l'ananas tranché !

– Mon casque produit des interférences, il y a des grésillements, je ne sais pas quoi vous dire. Nous avons les glaces en pot, les cornets, les fruits, que voulez-vous ?

– De l'ananas tranché !

Mains dans les mains, nous nous poussons griffons et sous le rouge c'est blanc, des claques et des claques et des claques, les joues échauffées et puis les mains tapent ailleurs, n'importe où, sur les jambes, sur les bras, on ne regarde plus où ça va, ce qui compte c'est de sentir que ça a bien tapé quelque part. Les mains se resserrent, les poings foncent dans les ventres, sur les nez et, à ce moment, mon père nous arrête, regardez c'est là ! Nous passons à côté de l'usine, distinguons le sigle du sous-traitant automobile sur la devanture. Mon père klaxonne une fois et deux hommes à l'arrière du bâtiment en tôle lèvent le bras. Mon père précise, les bennes à côté c'est là que je récupère des trucs, on a pas le droit normalement mais bon, il faut bien avoir des avantages à bosser là. Maman tourne la tête de l'autre côté, regarde la forêt qui s'étale plus loin. Sitôt l'usine dépassée, Nico se penche en arrière. Il s'allonge de biais sur le matelas gonflable, lance des coups de pied dans ma direction, baskets

dans ma tête et je me mets dans la même posture, pompes dans sa gueule, bam bam bam et le nez de Nico explose enfin, le sang se met à couler, emplit sa bouche, traverse ses lèvres. Nico explose de rire et des éclats de sang éclaboussent mon visage, colorent la poussière de ses chaussures. Les vacances sont finies, mon père est soulagé et il se met à chanter aigu sur un solo de guitare électrique.

– Donc vous voulez un fruit d'accord, jusque-là je vous comprends. Nous avons les pommes tranchées, la mangue.

– De l'ananas tranché !

– Mais enfin on n'en vend pas !

– Ah, d'accord.

Vingt-deux heures, fin du rush, les services se relâchent. Je sors de ma cabine au drive et traverse la cuisine. Aux frites l'équipière est débordée alors même que tout le monde se détend, elle a suspendu une panier au rebord métallique de la friteuse et y verse le contenu d'un sac de frites surgelées dont la moitié se répand au sol et sera écrasée sous les surchauffures. Je prends une balayette pour qu'on ne me reproche pas de ne pas le faire et passe à côté des deux manageurs qui posent leurs coudes sur le comptoir. Ils rangent par couleur les différentes boîtes en cartons qui viennent des cuisines. Quelqu'un verse un seau d'eau pour frotter le caramel au sol, un autre emballe des récipients avec du film plastique. Sur l'écran de télésurveillance au-dessus des frites, j'aperçois une voiture à mon drive et m'empresse de retourner au poste.

Alors que j'encaisse le client qui demande quatre glaces au beau milieu de la nuit, je me rends compte que je patauge dans de l'eau. Des heures après avoir pointé, je n'avais pas remarqué ces cinq centimètres qui menaçaient mon pantalon de service. Je baisse mon casque, le laisse pendre à mon cou et machinalement remonte vers la source. La fuite provient du couloir drive, sorte de tuyau dans lequel les équipiers

ouvrent des fenêtres, courent et rangent des cartons de sauces. L'eau forme des flaques inégales dans des creux invisibles, le carrelage semble enfoncé là où les équièrres ne font que piétiner. Je progresse, mes jambes avancent seules. De la même façon qu'un enfant se sent libre de marcher dans l'eau avec ses bottes, je patauge sans risque avec mes surchaussures. Un son strident résonne au creux de l'oreillette, une voiture m'attend. Je retourne barboter à mon poste, remets le casque sur ma tête. Une voiture se gare devant ma fenêtre et je ne distingue, à l'arrière, que la chevelure d'un enfant appuyée contre la vitre.

À chaque à-coup de la berlingo, ma tête rebondit sur la vitre, ma joue droite y est presque collée. Je n'essaie pas de dormir. Le visage de maman a disparu sous un pull, on ne peut voir que sa bouche entrouverte. Chaque fois que je me gratte la tête, je me dis cette fois c'est la dernière, je gratte fort et après j'arrête. Dans la portière, des mouchoirs, des CD et puis une brosse à cheveux à laquelle est noué un fil à gigot. J'appuie mes pieds contre la vitre. Nico a arrêté la console, il ronfle sur l'oreiller. Quand il faudra descendre, devant la maison, je sais qu'il fera semblant de dormir pour être porté jusqu'au lit. La lumière dans le garage éclairera son visage grave et mon père se penchera au-dessus de lui, il rigole, il dort pas vraiment regarde il rigole. Nico contractera sa bouche, froncera les sourcils, simulera un ronflement léger. Il n'y a qu'une seule façon de savoir s'il dort. Les doigts chatouilleront sous les aisselles et Nico ne tiendra plus, il donnera des coups de pied dans tous les sens, conscient que maintenant c'est foutu pour être porté. Parfois, Nico dormira si bien que mes parents n'oseront pas le porter de peur de le réveiller, ils le laisseront dans la voiture, débarrée au cas où il se réveille, la lumière du garage toujours allumée. Je ne veux plus être portée. La dernière fois que maman m'a portée, elle m'a reposée devant l'escalier, elle a dit j'ai mal au dos, c'est à cause du travail. Le scotch autour d'une branche de ses

lunettes racontait la dernière lutte avec un jeune du centre. À chaque rentrée scolaire, je ne savais jamais expliquer ce qu'elle faisait comme travail.

Dans le rétroviseur, j'observe le visage de mon père, tragique, investi de la mission de nous ramener à la maison. Il jette un coup d'œil à l'arrière pour vérifier si nous dormons et je ferme les yeux de toutes mes forces pour qu'il le croie. Maman se réveille.

- Fais attention quand même.
- T'inquiète j'ai ralenti.
- Je parle du boulot, je veux plus qu'ils te remettent à ce poste.
- Je leur en ai déjà parlé mais qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus.
- Tu peux pas continuer de monter en nacelle sans personne en bas.
- Ça a été signalé mais ils s'en foutent, t'imagines bien.

Mon père appuie sur le gros bouton de la radio et j'entrouvre les yeux. L'écran lumineux affiche l'heure. La voiture rebondit sur un ralentisseur et, devant Jésus crucifié, mon père met le clignotant.

EN SALLE

OceanofPDF.com

Celui-là c'est mon préf' de préf', il sent trop bon. La formatrice en salle met le produit nettoyant spécial surfaces sous son nez. J'adore, je m'en remets pas, vous voulez sentir ?

Elle agite les produits d'entretien dans tous les sens, fait mine de pulvériser une surface pour nous expliquer comment faire, mais pendant sa démonstration je ne vois que son chignon blond serré derrière son crâne comme si une partie de son encéphale avait une annexe à cet endroit.

La formatrice nous présente la plonge, la zone propre. Elle explique que tout part de là et nous piétons la nourriture qui stagne sur la grille d'évacuation des eaux usées. Avant de nous envoyer en salle, elle nous emmène dans les toilettes pour nous montrer l'exemple et sort un produit pour désinfecter les lavabos. Elle frotte la surface avec un chiffon comptoir, c'est son nom, appuie sa poitrine contre le rebord pour passer derrière les robinets. Aucun cheveu ne dépasse de son chignon qui semble avoir une vie propre, indépendant de ses mouvements alors même qu'elle frotte vigoureusement la surface.

Elle caresse le distributeur de savon et nous explique qu'il faut aussi passer un coup sur la poignée de la porte des toilettes. Elle laisse un produit violet se déverser sur le dessus d'une poubelle en inox et je suis prise d'un vertige. Il y a trop de fruits dans ce mélange d'odeurs et je suis obsédée par ce chignon blond indifférent au balancement de son corps. Je m'appuie sur la grosse poubelle, proche de l'évanouissement, et elle abandonne le chiffon, se redresse et saisit son téléphone dans la poche arrière de son jean. Par automatisme, je touche l'arrière de mon pantalon mais mes doigts ne rencontrent qu'une couture, un morceau de tissu replié sur lui-même. La poche de ma chemise, elle, est juste assez grande pour contenir trois sachets de ketchup.

Après avoir consulté son téléphone, la formatrice accélère le rythme : bornes, produits, chiffons toutes les trente minutes, laver les mains et changer les poubelles, sens interdit sur les tables, courir avec deux plateaux, les mains en crabe vous voyez comme un petit crabe, faire un nœud à la poubelle et ensuite broyeur, chaises bébé, autocollants, les sauces sont au comptoir, surveiller et emporter les plateaux sitôt prêts, une à l'accueil, une en salle, balayette.

Après trois semaines au drive, je suis désormais en salle, le royaume dont personne ne veut, constitué du lobby intérieur où mangent les clients, de la terrasse, des toilettes et du local poubelle. Je suis en salle parce que je viens d'arriver et que les nouveaux servent à être là où personne ne veut travailler. Je comprends que je vais rester à ce poste. Lorsque je sers un des plateaux posés sur le comptoir, je sais que les équipières de l'autre côté se sont battues pour être derrière le rectangle en béton du comptoir, planquées.

J'apprends que la formatrice s'appelle Chouchou et qu'elle est manageuse en salle. Chouchou précise qu'ici tout le monde l'adore et quand elle nous laisse à midi et passe la porte automatique, elle se retourne et s'écrie salut les filles, trop heureuse de partir en pause.

La clé tourne dans la serrure et nous arrêtons les devoirs. Maman sourit, les poésies de rentrée des classes n'ont plus d'importance, elle chuchote amusée, c'est papa, papa rentre. Alors Nico repousse sa chaise et va se jeter dans les bras de l'homme arrêté sur le paillason qui sent le gel à cheveux et qui dit doucement doucement, je dois retirer ma veste. Quand vient mon tour de me suspendre à son cou, il proteste de nouveau, non non me touchez pas je suis dégueulasse. Mon père rentre à treize heures quand il est du matin, vingt et une heures quand il est d'après-midi et cinq heures quand il est de nuit. Chaque fois nous oublions ces horaires, nous ne l'attendons jamais et sommes toujours

étonnés d'entendre la clé tourner. Quand il n'est pas à la maison, on sait qu'il est au travail et, quand il rentre, on sait qu'il repartira sans savoir quand. Maman nous répète mais si, il est de matin, d'après-midi, il est de nuit mais ça ne veut rien dire.

Il retire son manteau en cuir noir et va se laver les mains dans la cuisine. Après seulement, il ôte ses chaussures de sécurité et prend place sur le canapé, là où la mousse s'est creusée pour lui. Il attrape la télécommande, il met les chaînes d'information et nous rangeons nos cahiers, maman dépose un plat en verre au centre de la table, nous disposons les assiettes. Lorsque tout est prêt, mon père éteint la télé, il s'assoit et il commence à raconter sa journée. Les lingettes sales qu'ils se sont balancées entre collègues, les petites annonces sur le tableau de liège qu'il a modifiées pour rire, et les collègues qui disent t'es con Jéré t'es con. Maman nous ressert en quiche. Mon père raconte les lapins sur le parking de l'usine tôt le matin, un collègue a essayé d'en choper un à l'épuisette pas moyen, ils sont trop rapides, et quelqu'un en a trouvé un de crevé sur le bas-côté, il l'a mis dans une tour d'ordi pour faire la blague, on va voir combien de temps il reste là, avec l'odeur. Mon père tend son verre pour qu'on le remplisse d'eau. Il faut réserver pour la sortie pêche du CE, on a reçu les catalogues pour Noël, on les reçoit dès la rentrée maintenant pour que tout le monde ait le temps de regarder. Il faut aussi prendre les places pour la journée cirque et le pot de départ du chef c'est dans deux semaines. Nico pose ses coudes de part et d'autre de l'assiette, plus tard je veux faire comme papa, et maman demande qui veut encore une part, vous allez pas me laisser ça quand même, il y a presque rien, je mets pas ça au frigo, allez quelqu'un se dévoue, Nico, allez, je vais pas tenir le plat plus longtemps là. Mon père se lève pour éteindre la lumière et reprendre place sur le canapé, il épluche une orange pendant que la télé projette une lumière bleue sur son visage. Nous débarrassons la table dans le noir. La bouche de mon père est

crispée, il n'y a plus d'histoire drôle à raconter, il a tout dit. Mon père détache les quartiers d'orange avec son couteau.

Chouchou revient, elle a bien mangé, elle dit vous avez eu le temps de faire quoi pendant que j'étais partie ? Nous sommes trois en salle et elle nous attribue des tâches parce que sinon, on ne sait pas comment s'occuper. Chouchou se demande comment on ferait sans elle. Elle enfle un pull lorsqu'elle a froid et tripote son gros téléphone lorsqu'elle sort fumer sa cigarette. Je dois attendre seize heures trente pour partir, appuie sur le bouton du terminal de paiement pour connaître l'heure.

Chouchou a peur que je m'ennuie alors elle me propose des activités, faire un tour de balayette, changer les poubelles comptoir, elle veut savoir si ça ne me dérange pas de nettoyer les toilettes. Je n'ai pas le temps d'y aller qu'elle se tourne vers une autre équipière et lui dit mais c'est pas possible, tout le monde sait le faire pourquoi pas toi ? Si je t'évalue, je te mets même pas la moyenne, changer une poubelle en plein rush c'est n'importe quoi. Comme elle ne connaît pas mon prénom, elle ne m'apostrophe pas et quand elle n'en peut plus, qu'un enfant a renversé une boisson, elle m'appelle la miss.

Chouchou enfle le tablier de la partie café du lobby et prétend qu'elle est débordée par une autre tâche. Elle encaisse le client et s'en plaint auprès d'une équipière, tu vois ça faisait deux minutes qu'il attendait et j'ai été obligée de m'en charger, c'est pas possible ça, dès que quelqu'un attend il faut l'encaisser le plus vite possible. Chouchou dit, tu me feras le tour de, j'ai envoyé machine sur les tables, tu me fais les toilettes, tu me fais les tables, tu me fais les boiseries avec un petit chiffon. Nous travaillons dans le salon de Chouchou.

Lorsque mon père a fini l'orange, la tablette de chocolat, et qu'il a mangé tous ses ongles, il éteint la télé et se dirige vers sa chambre. Maman le rejoint, la porte se ferme, on n'entend plus rien, ils discutent, ils semblent faire le bilan de la journée. Parfois les voix s'élèvent comme si elles avaient oublié la minceur des cloisons, avant de retomber dans un murmure secret.

En général, je profite de ce moment pour récupérer mes affaires éparpillées dans l'appartement. Je regroupe mes livres, mes jeux, mes élastiques, mes feuilles de contrôle sur la table de la salle à manger, entre le beurre et le fil à gigot. Dans l'entrée je prends mes chaussures à côté de celles de mon père et me demande si je dois les laisser à côté de la porte puisque c'est là leur place. Pourtant, si je ne rassemble pas tout, qu'un seul de mes biens échappe à l'entreprise, comment puis-je aller au bout de cet inventaire ? Chaque fois, la question des chaussures se repose.

Alors que je parcours l'appartement, je mesure le temps passé. Dans la salle de bains, le planisphère au mur gondole. Nous avons attendu le père Noël en arrachant des morceaux de papier peint derrière le canapé du salon et sur la moquette grise de la chambre de mes parents, la tache que j'ai faite en renversant du vernis s'est incrustée. Mon père n'a pas fait les gros yeux cette fois-là. Il s'est vraiment fâché le jour où Nico a fait tomber la boule à plasma, au milieu de la salle à manger.

Tu t'ennuies ? Maintenant tu vas faire les extérieurs, qu'est-ce que c'est les extérieurs ? Alors tu vois la terrasse et les places de parking là-bas ? Tu vois la voiture noire près de la sortie ? Tu vois le drive, l'endroit où les voitures entrent, les terre-pleins avec de l'herbe et des palmiers ? C'est ça. Tu fais le tour avec ta poubelle et ta balayette, tu ramasses les gobelets, les sacs, les serviettes en papier, les emballages de hamburgers, les sachets de sauce, les pailles les cuillères les pots de glace les mouchoirs les tickets de caisse les mégots les chewing-gums.

Je finis par remettre mes chaussures dans l'entrée quelques jours plus tard. À l'extérieur de ma chambre, les déchets grimpent aux murs, les meubles sont trop grands pour l'appartement et mon père répète c'est pas possible, c'est héréditaire, un truc de famille. Je repose mes chaussures mais je garde ce soulagement d'avoir pu réunir mes manteaux, mes bracelets, mes contrôles, de ne pas être dépassée par les objets. En rassemblant mes affaires, je brise l'hérédité comme Nico a brisé la boule à plasma ce jour de pluie. Je n'oublie jamais de fermer la porte de ma chambre.



L'invasion a commencé par le pouce préhenseur. Il a blanchi sous l'effet du désinfectant pour dispositifs médicaux non invasifs, celui utilisé pour nettoyer les plateaux, et puis ma main s'est parée d'une corne reconnaissable entre toutes, une corne poncée, adoucie et massée par les crèmes mais qui ne partira plus jamais. Chaque jour, Chouchou me met à l'accueil, là où les plateaux et chevalets s'entassent, et je commence le service sans regarder le planning d'affectation. Chouchou ne me lâchera plus. Je sors des vestiaires et passe directement chercher mon chiffon à la plonge : je sais que je suis en salle.

Les pouces des équipières en salle blanchissent, c'est un fait, les peaux se décollent et s'effritent lorsqu'elles se lavent les mains. Je demande des gants mais ils ne sont pas recommandés en temps de covid, tu nettoies une surface sale avec tes gants, tu touches un plateau client avec les mêmes gants, c'est mort. Sous le chiffon comptoir pendant cinq heures, sous ce chiffon humide qui sert à nettoyer tables, plateaux, chevalets et bornes, la main paraît intacte. Ce n'est que le matin, à la lumière du soleil, qu'on constate le décollement, il suffit de frotter ses doigts contre

sa paume pour qu'ils s'émiettent. Très vite il est midi. La porte s'ouvre et se ferme, une équièpière enfile son pantalon, ses surchaussures recouvrent déjà ses baskets et quelqu'un a vu la trame ? Sur un plan de travail en cuisine, nos prénoms sont inscrits dans des rectangles par un manager qui décide, voilà la trame, un plan du restaurant et nos prénoms mal écrits. Seuls les équièpiers privilégiés espèrent encore, devant la trame, être à un meilleur poste que la veille. Les nouveaux savent très bien à quel service ils sont affectés.

L'invasion ne concerne pas Chouchou. Ses pouces sont intacts et quand je lui montre les miens qui s'effritent, elle va faire sa pause cigarette. Seuls les bords de ses ongles sont recouverts d'un vernis blanc, assorti à la coque de son téléphone. Le soir, quand elle l'applique, elle doit saupoudrer des paillettes avant que le vernis sèche.

– T'as invité qui ?

– Mais non j'ai invité personne maman. En fait je suis rentrée à pied, on marchait ensemble et je leur ai proposé d'entrer mais elles sont vite parties.

– Sans nous demander ?

– Comment j'aurais pu vous demander ?

– Appeler le boulot. Tu as nos numéros.

– Non mais c'était vite fait et puis j'avais pas prévu à l'avance.

– Donc t'invites des gens chez nous sans demander et y a pas de problème.

– C'était pas vraiment invité comme elles sont pas restées.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Mais non je te jure, elles ont regardé mes posters et elles sont tout de suite sorties.

– Jérôme t'entends ce que dit ta fille ?

– C'était juste pour montrer ma chambre.

- Elle était rangée au moins ?
- Oui, enfin je crois, en tout cas elles ont pas vu le reste.
- Elles ont pas vu le reste ?
- Elles ont pas vu le reste, elles ont traversé la salle à manger, j’ai montré ma chambre et elles sont parties.
- Donc elles ont vu le reste.
- Quasi pas, et puis elles s’en foutent de toute façon.
- Jérôme t’entends ? T’as rien à dire ?
- Je le referai pas, je pensais que ça dérangeait pas.
- Ah ouais ? T’imagines si on montrait ta chambre quand t’es pas là, si on montrait ta chambre en bordel, avant que t’aies pu la ranger ?
- Mais là ça allait, c’était pas le bordel, c’était comme d’habitude.
- Jérôme !
- C’est deux bonnes copines en plus.
- Et ça change quoi ? T’invites personne quand on est pas là merde !
- Il y avait rien et puis elles s’en foutent je pense. Elles ont dit qu’elles aimaient mes posters et elles sont parties.
- Mais je veux pas le savoir ! Putain on peut plus te faire confiance, on te confie les clés et t’en profites pour faire entrer des copines. C’est quoi la prochaine étape ?
- Mais non, mais il y aura pas de prochaine étape, c’était parce qu’elles passaient !
- Ça tu peux le dire qu’il y aura pas de prochaine étape. Non mais on est encore chez nous ! Tu inviteras qui tu veux quand tu auras ton appart’ mais en attendant voilà. Demande à ton père !
- Jérôme tend son index à côté de son oreille.
- Écoutez.
- Quoi ?
- Chut, écoutez. Vous entendez rien ?
- Y a quoi ?

- Le perroquet des voisins du dessous.
- Et bah ? Il siffle ?
- Non écoutez, il siffle pas.
- Bah alors ?
- Putain c'est excellent.
- Mais quoi ?
- Écoutez... Il va le redire.
- Quoi ?
- Sarkozy pourri.

J'ai apporté toutes les sauces, j'ai répondu à toutes les demandes, tu as fait les poubelles ? j'ai fait toutes les poubelles, j'ai arrêté le mouvement de la porte automatique pour venir la nettoyer et j'ai utilisé le petit chiffon pour les boiseries, j'ai nettoyé les toilettes plusieurs fois, les bornes de commande, le sol. Tous les clients sont débarrassés, j'ai rassemblé tous les plateaux avant de les désinfecter.

À partir de quatorze heures, le temps s'étire. La salle n'a plus rien d'un salon à défendre contre les attaques extérieures, on la déteste et c'est tout. Les bornes de commande à l'entrée, l'arbre à ballons déjà pillé, les tables nettoyées des centaines de fois, les allées qu'on a parcourues de toutes les façons possibles, les trois poubelles. L'entrée de l'aire de jeu extérieure est barrée par des bandes rouges et blanches. Je ne veux même plus aller dehors, la terrasse me dégoûte et des guêpes pondent dans les poubelles.

Mes collègues se demandent ce qu'elles vont manger après le service. Elles imaginent ce qu'elles prépareront et leurs doigts remuent doucement, elles savent déjà où ils appuieront sur l'écran de commande. Leurs pouces sont encore recouverts du produit, les miens sont secs et commencent déjà à s'effriter. L'activité en salle est nulle mais il faut être en mouvement, trouver quelque chose, récurer les pieds de la machine à boissons avec une brosse à dents, nettoyer les écrans des cuisines,

préparer des salades mais Chouchou y est déjà avec un tablier. Si on la devance, elle se tient derrière nous et nous reproche de trop remplir les boîtes avant de saisir la pince pour nous montrer. Ensuite, elle reprend le poste, elle dit va voir devant, ils ont besoin mais devant, il n'y a rien à faire.

Je regarde l'heure sur le terminal de paiement, cinq minutes ont passé, certaines collègues dépointent déjà. Chouchou dit heureusement que tu es là parce que sinon il n'y aurait plus personne en salle. Je regarde ses doigts pailletés, elle sent la cigarette. Elle ajoute, c'est moi qui t'ai mise en salle parce que tu sais bien faire.

Après l'école, je me mets à l'envers sur le canapé. Je pose mes jambes sur le dossier et ma tête soutient le poids de mon corps, elle devient violacée, celle de Nico plus vite que la mienne lorsqu'il me rejoint. Le plafond devient le sol et le bordel un détail mural, un curieux plafonnier. Le sol est blanc, une ampoule trône au milieu de la pièce mais tout a disparu, les pièces sont plus grandes, je peux courir et faire le tour, je n'ai plus à m'inquiéter de voir mes affaires noyées sous le bordel, sous les boîtes à chaussures et les vêtements à repasser. Dans ce grand amoncellement, je dois fouiller pour retrouver un tee-shirt, un cahier, l'énoncé d'un devoir. Les choses s'accumulent dans l'appartement trop petit et je ne trouve jamais ce que je cherche. Mon père nous a ramenés à la maison, il nous a dit qu'il était du matin et, une fois rentré, il s'est installé au milieu du bordel sans rien déplacer parce que c'est héréditaire. Au creux de la mousse, il enlève ses chaussures alors Nico va chercher un vaporisateur, une quinzaine de peignes différents et nous nous asseyons au-dessus de lui, sur le dossier du canapé. Nous commençons par tracer la raie au centre des cheveux de mon père.

À quinze heures, Chouchou quitte les salades, fait un tour et s'exclame mais c'est nickel cette salle. Elle félicite le lieu et puis elle me demande ce que j'ai fait pendant qu'elle ne m'attribuait aucune tâche, je lui réponds et elle disparaît aussitôt pour fumer sa cigarette. Entre quinze et seize, ma principale activité consiste à essayer de reprendre les postes des équipières au comptoir qui dépointent en espérant y rester le plus longtemps possible. Je tente de passer de l'autre côté mais suis remplacée quelques minutes plus tard par la relève. J'envie l'équipière qui prépare et fixe le ticket de la commande sur le rebord du plateau, signe qu'il faut l'envoyer en salle. Une fois ce geste effectué, l'équipière relève la tête, je ne fais que la regarder. Je termine de désinfecter un chevalet et je suis prête, je n'ai qu'à reposer ce que j'ai en main pour aller servir, je le signifie avec les yeux, oui j'arrive, j'ai tout vu, j'ai vu quand tu as rajouté les sauces, les serviettes, je sais que la commande est complète et d'ailleurs je n'ai que ça à faire, servir, je suis disponible, je suis capable de prendre cette initiative. L'équipière m'appelle quand même, elle me regarde et elle m'appelle.

Les cheveux de mon père sont plaqués comme si nous avions étalé du gel sur son crâne. Nico lui a d'abord fait une crête iroquoise, aplatie par mes soins plus tard grâce au peigne ondulé, puis Nico s'est contenté de faire des pointes sur les côtés. Nous avons essayé une dizaine de coiffures différentes lorsque le générique du film défile. Alors mon père nous remercie, se lève, c'est l'heure du goûter.

Sur la table, les paquets de gâteaux et les boîtes de céréales XXL portent des étiquettes, des pastilles circulaires de couleurs vives, des écritures jaunes sur bandes rouges. Je lis ce qui est écrit sur les emballages avec la certitude de l'avoir déjà fait les goûters précédents mais aujourd'hui quelque chose de nouveau est arrivé parmi les habituelles biscottes et barquettes aux fruits. Pour qui maman a acheté ce paquet de

trente compotes aux pruneaux + 30 % gratuit, recette allégée, offre familiale exceptionnelle ?

Nico a la bouche remplie de céréales rendues molles par le lait et la salivation, il les mâche et elles deviennent immangeables. Il me regarde avec des yeux ronds, non, il ne me regarde pas, je sers de support visuel à sa mastication effrénée, comme la télé. Il avale le tout, réprime un haut-le-cœur et replonge sa cuillère dans le bol de lait pour pêcher les derniers carrés jaunes. Je tends le bras et attrape une pile de prospectus reçus dans la boîte aux lettres. La plupart du temps, mon père se garde le meilleur de la publicité, les magasins de babioles et ne nous laisse que celle des supermarchés, l'alimentation et les produits vaisselle. Cette fois, j'ai droit aux magasins de meubles, le luxe.

Je tourne les pages, m'attarde sur les lits, les étagères, les fauteuils. Sur la table, mon père a vidé ses poches hier, petites pièces, jetons de caddie. Un appareil à raclette attend que quelque chose se produise, des enveloppes cachetées servent à poser les plats chauds et quatre téléphones, récupérés à la déchetterie, côtoient plusieurs tubes de paracétamol, une pince, la télécommande, un mètre ruban. Lorsque je feuillette le magazine, je fais attention à ne pas toucher le rebord de la table. Quand l'éponge passe sur le formica, elle range les miettes dans la rainure de l'extension, elle oublie les côtés, j'essaie de ne pas y penser.

Nico se lève, vide le lait dans l'évier, pose son bol. Enveloppé dans un duvet, sa poche, il sort de la cuisine avec Mickey. J'ai bientôt fini le magasin de meubles, j'en suis au multimédia et, à ce moment, mon père vient s'asseoir avec de nouvelles victuailles rapportées de la cuisine. Il profite de mon inattention pour prendre le magasin de meubles, se saisit du paquet de céréales. Je ne sais pas quoi manger. Dans une petite assiette, un fromage quelconque patiente. Mon père a presque fini les meubles et je sais que le suivant sera le magasin de décoration. Je ne peux pas le laisser remporter la victoire aussi facilement. Je pose la main sur le

magazine et le tire à moi sans quitter mon père des yeux. Il me parle, je n'écoute pas ce qu'il dit, il ne s'aperçoit de rien. Mon père est presque à la dernière page des meubles, il n'y a plus rien à lire en dessous, il va bientôt l'apprendre.

Je le vois poser le doigt sur un prix choc quelconque, il redresse la tête comme s'il voulait me parler mais se tait. Il fixe la fenêtre, regarde les branches d'un peuplier lointain qui se balancent. Ses yeux se troublent comme si quelqu'un avait mis le doigt dedans, le bleu a été mélangé avec une autre couleur, celle qui reste dans les poils d'un pinceau après plusieurs rinçages. Au-dessous, le perroquet reprend son sifflement.

C'est la dernière tâche de l'après-midi. Je ferme la porte derrière moi pour être en tête à tête avec les poubelles. Elles ont toutes la même odeur ici et je les jette où je peux. Je dois placer la poubelle principale sous le broyeur, appuyer sur deux boutons en même temps et abaisser la manette. Il faut être majeur pour broyer les poubelles. Les dix minutes suivantes passent sans que je m'en rende compte. Lorsque j'entre dans le local poubelle, le trash, je suis frappée par le silence. En salle, l'arrière-plan est constitué de sonneries, celles des friteuses, des commandes internet, de la machine à boissons qui demande du lait, du fruit. On parle sans cesse, les managers nous demandent nos occupations passées, présentes et futures. Ils nous donnent des missions, des défis, nous expliquent la meilleure façon d'effectuer telle et telle tâche. Entre collègues, on détaille ce qu'on fait, ce qu'il faudrait faire, on parle aux clients, et voilà pour vous, on passe de table en table, notre programme de fidélité qu'est-ce que c'est, c'est très simple. Dans le local, mes oreilles bourdonnent mais je suis soulagée.

Un jour, Chouchou a demandé à une collègue si ça ne la dérangeait pas d'aller broyer des poubelles dans le local et l'équipière a répondu non pas du tout, elle a ajouté j'aime bien le faire. Dans les yeux de Chouchou,

j'ai vu passer une inquiétude que je ne connaissais pas. Quand l'équipière est partie broyer, Chouchou l'a suivie pour être sûre qu'elle n'utilisait pas son portable dans le local.

– Mais non il y a rien à craindre, il y a juste à se servir !

Mon père sort de la poubelle un ordinateur et une tablette. C'est tout simple, il faut escalader le portail de la déchetterie et tout est à disposition. Il ajoute, ils ferment pour la forme, pas pour empêcher, de toute façon tout ça c'est à la benne, plus personne n'en veut. Nous sommes dans la voiture et mon père remplit le coffre. Qui veut un magnétophone ? Sylvie, viens voir l'aspi et la tablette, les gens jettent n'importe quoi, regarde Nico c'est de la marque, des câbles ça sert toujours. Un jeu à grosses touches, il dit c'est n'importe quoi n'importe quoi. Il remplit la voiture petit à petit et Nico mâche l'embout de quelque chose pendant que mon père embarque un aspirateur, une télévision. Nous sommes attendus ce soir et mon père est avalé par le bac, seules ses jambes ressortent. C'est l'aubaine, il répète, venez voir mais personne n'y va, tout le monde attend de l'autre côté du grillage. Mon père sort une à une les nouveautés d'autrefois qu'il retapera dans le garage, les nouveautés d'autrefois dont il pourra vanter le sauvetage, l'efficacité, oui le PC est un peu lourd mais l'écran s'allume. À la maison, nous jouons sur trois consoles différentes, branchées sur les batteries des robots que mon père répare au travail.

Maman appuie sur le klaxon. Mon père ne sort toujours pas, son corps reste fermement engagé à l'intérieur du fatras qu'il jette loin derrière lui. Nouveau coup de klaxon, il arrive enfin, le sourire aux lèvres, les bras chargés de consoles et d'écrans. La berlingo redémarre, Nico agite la main et fait au revoir petite déchetterie, à la semaine prochaine.

– Tu as l’air fatiguée cet après-midi.

Je me retourne vers Chouchou, hébétée.

– Quoi ?

– Je disais tu as l’air dans la lune, tu penses à quoi ?

– Tu as remarqué la fuite d’eau le long du couloir drive ? Je me demande d’où ça vient, tu sais ?

Chouchou va prendre sa pause et je dois dépointer. Dans les toilettes des vestiaires, j’effectue une prière silencieuse pour échapper à la salle le lendemain, puis une deuxième, plus réaliste, pour éviter midi-seize trente.



Nous sommes en route vers chez mes grands-parents et la tante qui ne sait pas manger toute seule. Je porte la tunique qu’ils m’ont offerte pour mes dix ans et ne pense qu’à l’après, au retour. Nico marmonne et quand j’essaie de lui répondre, je me rends compte qu’il s’adresse à la console entre ses mains. Dans les portières, des mouchoirs, quelques CD et puis la brosse à chien, celle qui caresse le cheveu sans jamais le démêler. Les parents discutent. Maman se peigne avec les doigts, elle a déplié le miroir du pare-soleil et puis elle se retourne, ça va comme ça ? Je relève les yeux et sans la voir je lui dis ouais, elle pose la même question à Nico, qui ne lève pas les yeux, t’es con Nico. J’ai un peu envie de vomir, j’ai soif mais quand je demande de l’eau on me propose une bouteille d’Hépar tiède. Le visage de maman disparaît sous un pull et mon père a baissé la radio. On sent l’odeur de son parfum, celle de son gel pour cheveux ou du cuir de sa sacoche. Il conduit, Balavoine chante *Lady Marlène*, le week-end se déroule gentiment.

– Excusez-moi, la machine à boissons ne fonctionne plus ce soir. Nous ne pouvons plus vous servir de boissons gazeuses, tout ce qu'on peut vous proposer c'est de l'eau, du jus d'orange ou du thé glacé.

Je répète la même chose aux clients assis en salle, aux clients debout, à ceux qui se penchent à travers la fenêtre du drive bien que ce ne soit pas mon poste. Je suis toujours en salle. Pendant que Chouchou met des macarons dans des assiettes je répète que c'est eau, jus d'orange, thé glacé et puis Chouchou vient me dire en fait non non thé glacé on peut pas non plus, on croyait mais le liquide est trop étrange. Alors je change de message, non de l'eau ou du jus d'orange, eau pétillante en bouteille d'accord, voilà merci merci, couvrez-vous ce soir, c'est ma collègue qui vous apportera votre salade, non non dans votre salade c'est pas un morceau d'ongle, c'est le bout de votre fourchette en bois que vous avez cassée, voilà, vous pouvez souffler, de rien, vous voulez une sauce supplémentaire mais vous avez déjà quatre sachets de ketchup. Eau minérale et pétillante, je suis fatiguée. Il est vingt-trois heures et je dois porter un plateau entier de jus d'orange à des filles assises tout au fond pour un peu d'intimité. Ce sont les premières à se plaindre de l'attente mais asseyez-vous près du comptoir et hurlez dans ce cas plutôt que de vous planquer comme si vous vouliez planter une tente ici jusqu'à la fin de la soirée, sans vous faire remarquer. Voilà, pardon pardon, s'il vous plaît pardon.

Une mare de jus d'orange apparaît sous mes pieds avant que je me rende compte que le plateau n'est plus entre mes mains. Panneau jaune attention sol glissant et j'essore une lavette, les clients autour attendent leur eau minérale pendant que je tente de guider le jus d'orange jusqu'à une bouche d'évacuation des eaux, je n'y arrive pas. Chouchou dit oh là là et je veux lui arracher son chignon blond avec mes ongles puisqu'elle ne l'enferme jamais sous un filet, puisqu'il se pavane sans vergogne sous le nez de nos cheveux froissés, en prison sous les filets réglementaires.

Chouchou me demande si je veux de l'aide mais elle part avant que je réponde, elle enfle son sac à main, elle dit à plus les filles en regardant une borne de commande. C'est ça l'astuce, elle ne parle à personne, elle ne regarde personne. Chouchou est une sorte d'automate qui fait chaque jour son tour de piste.

À mesure que j'ai grandi, les pièces de la maison de mes grands-parents ont disparu. Les objets sont venus former un monticule et ont recouvert les murs. Le bureau a disparu, la salle de bains aussi, les fenêtres ont cessé de s'ouvrir. Si on oublie son écharpe chez mes grands-parents, on n'espère pas la retrouver, même la fois d'après. Je sais que mes copines attendront que je leur raconte mes histoires lundi mais tout ce que je pourrai rapporter de cet endroit est un sourire d'enfant sage et triste. Ici mon père ne répare rien, il sait que tout est pourri, dans la voiture il dit à maman c'est héréditaire c'est pas possible et maman dit ta gueule Jérôme, si tu continues j'ouvre la portière et je saute.

Ma grand-mère demande qu'est-ce que tu veux boire ? et je répète de l'eau, juste de l'eau, avec rien à l'intérieur. Je ne veux pas qu'elle ouvre le frigo, je suis assise au bout de la table, à côté d'une pile de journaux régionaux, deux mètres, et je vois la porte du frigo, les joints salis, les traces de nourriture, les vieux magnets. De l'eau c'est très bien. Ma grand-mère me sourit, ses lèvres épousent la forme de ses gencives et elle se rapproche de la porte du frigo, je précise de l'eau du robinet. Ma grand-mère n'entend pas très bien, elle marche doucement et tire sur la poignée.

La machine à boissons est toujours à l'arrêt. Je suis pareille à une enfant exaltée par le dysfonctionnement, comme quand une coupure de courant survient et qu'il faut allumer les bougies. Une collègue vient d'arriver et

nous n'avons pas le temps de l'avertir de la panne. Elle appuie sur un des boutons de la machine et c'est la panique. Un liquide transparent, légèrement coloré, explose dans les gobelets posés en dessous et les clients, massés devant le comptoir, ont un mouvement de recul. Ceux qui étaient déterminés à changer leur hamburger congelé à la caisse se réfugient derrière les bornes. Les équipiers se jettent au sol, les mains sur la tête pour éviter les éclats. Laura répète calmez-vous, on va pas en faire tout un plat, elle avance en boitant jusqu'à la machine et l'assomme. Personne n'ose plus se plaindre, tout le monde retourne au travail et une équièrre encore accroupie au sol se met au nettoyage d'une machine à la brosse à dents. J'ai oublié quand je devais partir et la pointeuse ne klaxonne pas ce soir, elle se tait.

Seules les gouttes d'eau sur le toit de la voiture viennent animer le trajet du retour. Nous quittons mes grands-parents et, peu de temps après, le centre commercial apparaît. Il n'y a pas de lien entre les objets amassés chez mes grands-parents et ceux dans les rayons du supermarché, ceux-là sont neufs et inoffensifs. Ils ne sentent pas le renfermé, d'ailleurs ils ne sentent rien. Mon père enclenche le frein à main et maman fait coulisser la portière arrière. Elle dit allez go, et puis t'es sûre que tu veux pas venir ? Je secoue la tête. La bruine emmêle ses cheveux et elle tient les bords de sa capuche. Mon père s'éloigne déjà, une pièce à la main pour chercher un caddie. Nico se décide à sortir, la portière claque et mes parents s'éloignent avec mon frère tenu par la main. Tous les loquets se baissent.

Dans la boîte à gants, j'attrape un stylo et poursuis l'histoire imaginée chez ma grand-mère et qui n'appartient qu'à moi. L'héroïne s'appelle Natacha, elle vit dans une cabane au cœur de la forêt mais rentre le soir pour dormir chez ses parents. Sa mère est psychologue et son père écrivain ou professeur. Elle a un animal de compagnie, peut-être un

chien qui la connaît par cœur et puis elle met des sous-vêtements rouges, elle n'a pas d'amis parce qu'elle a fait ce choix, et un jour il pleut, elle se promène dans une ruelle et, alors qu'elle doit se dépêcher, des garçons l'alpaguent, eh la rousse, la sale rousse, elle marche plus vite, son tee-shirt blanc est transparent à cause de la pluie et elle se retrouve au sol, les garçons la frappent, ils détachent l'agrafe de son soutien-gorge, je ne sais plus s'ils partent en courant, je dois prendre une décision, son chien pourrait être un chien-loup, son père pourrait la sortir de là.

Plus tard je recopie l'histoire sur l'ordinateur familial, celui qui trône au milieu de la chambre de mes parents. Les garçons s'enfuient en courant, Natacha est couchée au milieu de la ruelle mais sa mère psychologue la comprendra mieux que personne, le chien-loup arrivera, mais l'écran de l'ordinateur devient bleu, j'appelle mon père, il faut que je termine l'histoire. Il répète je vais le réparer, je l'ai récupéré à la déchetterie, je sais comment le réparer mais l'écran de l'ordinateur s'éteint. Mon père insère des CD, tape plusieurs combinaisons de chiffres et de lettres et je quitte la chambre épouvantée. Quelques heures après, il frappe à la porte et vient me retrouver avec un grand sourire, j'ai réinitialisé l'ordi, j'ai tout sauvegardé sur une disquette. Mais, quand je retourne à l'ordinateur, l'histoire que j'étais en train d'écrire a disparu. Je cherche dans les fichiers mais seules les photos sont rescapées. Mon père continue de répéter j'ai réparé j'ai réparé, mon père continue de mentir.

La porte se referme derrière moi et, dans le vestiaire, je retire d'abord mon masque. Je jette le filet à cheveux dans la grosse poubelle et m'assois, sonnée. Je prends le temps d'enlever mes surchaussures. Une équipière se change déjà, elle relève la tête, me salue. Elle me lance un coup d'œil et je reconnais ce regard. Je suis l'équipière qui ne participe à rien, ne rejoint rien et ne mange avec personne. Les équipiers connaissent mes yeux trop grands au-dessus du masque mais pas mon prénom, ils se demandent si je

suis une nouvelle, une ancienne ou une revenante. La fille qui se change ouvre la bouche une fois, la referme, se détourne puis déclare, les yeux fixés sur le pantalon qu'elle enfile, le sourire aux lèvres :

– C'était mon dernier jour.



Un soir, alors que je cherche mon stage de troisième, mon père dit dans le travail c'est simple, il faut pas se laisser bouffer, il faut s'imposer. Il raconte son entretien d'embauche à l'usine, le directeur lui dit on signe ? et mon père dit je vais réfléchir, il ose demander, c'est une création de poste ou un remplacement ? Il pense au moulin, roulement continu des employés qui démissionnent à Besnier Charchigné. Mon père sort de l'usine, avec en tête le bruit continu des presses, se dit jamais je viendrai travailler dans cette boîte de merde.

J'ai rédigé mon CV et ma lettre de motivation avec l'aide de maman, mon père les a relus mais n'a pas commenté. Il a froncé les sourcils et ajouté le boulot c'est pas toute la vie, on doit garder des loisirs, des passions, avoir des activités le week-end et il faut pas se laisser engloutir sinon c'est foutu. Je ne comprends pas ce qui est foutu et mon père répète attention, attention au travail.

Ma surprise est grande quand je vois à midi mon prénom inscrit à l'espace café du restaurant. Depuis plusieurs jours je me plaignais de la routine et Chouchou m'avait promis que j'aurais un meilleur poste mais j'attendais toujours. Aujourd'hui, j'échappe enfin à la salle et décide d'être à la hauteur. Je passe derrière le comptoir.

Je sais qu'à ce poste il faut mettre des macarons dans des assiettes, préparer les salades dans des bols, faire la vaisselle et sortir des pains du congélateur pour les faire cuire. Le comptoir du café a des tons chocolat

et crème, il donne l'illusion d'un service fait maison. Le tablier qu'on enfle est assorti aux couleurs du fastfood. Pour faire du café, il faut le sélectionner sur un écran tactile et vider le tiroir à marc de café. Peu de temps après que j'ai commencé, Chouchou vient me rejoindre, je savais que tu en avais marre de la salle alors je me suis battue pour que tu sois ici ce midi, j'ai fait pression, ça te fait plaisir ?

Très vite, je comprends que ce poste est la planque de Chouchou et que je suis loin d'être sauvée. L'espace café donne directement sur la salle, aucun battant ne l'en sépare. Un équipier en salle peut aisément assurer le travail au café puisqu'il n'y a rien à y faire ou si peu. Le comptoir sur lequel je pose les coudes est différent de celui où on assemble les commandes, plus loin. Là où je suis, je ne participe à rien. J'attends avec un torchon propre sur le bras, essaie de me dissimuler dans ce décor de bar à l'ancienne. La machine à café aux bords métalliques ressemble à un vieux jukebox. Pourtant, j'hésite à servir le liquide qui en sort, chaque fois plus clair que le précédent. Chouchou dit mais si c'est bon ça. Je sors des macarons et les dispose dans la vitrine de présentation avec un gant en plastique, le temps qu'ils décongèlent. J'attends la vaisselle et quand Chouchou passe près de mon poste je nettoie les tiroirs à gobelets, elle ne peut rien me dire.

Les murs de l'appartement sont fins. J'entends mon père dire il faut qu'ils voient d'autres métiers pour se rendre compte, il faut qu'ils rencontrent des gens différents, et le lendemain nous allons au premier salon du livre à la médiathèque.

Nous attendons l'ouverture sur le parking de la médiathèque. La voiture sent le chaud, les chips oubliées dans les coins, les miettes de pain au chocolat en rentrant de l'école, elle sent le synthétique des appuie-tête et des housses de sièges qui se sont encore barrées, il faut les remettre en place régulièrement. Nico joue à la console et mon père écoute la radio

un peu fort à l'avant, il a ouvert la fenêtre et son bras pend contre la portière. Maman essaie de lui parler. Chaque fois, il baisse le son en réprimant un soupir et chaque fois s'obstine à le remonter après l'intervention de maman, comme si elle n'allait pas reprendre la parole. Maman essaie de terminer un livre qu'elle doit rendre à la médiathèque depuis des jours. Nous attendons Charles, le bibliothécaire, sa Laguna verte qui arrive toujours par la même route et se gare toujours au même endroit.

Maman allonge ses jambes sur le tableau de bord et mon père sort un journal d'il y a quatre ans. Nico appuie tellement sur les boutons de sa console que la touche O est gravée sur son pouce droit. Bruit de voiture, je tourne la tête, la Laguna entre sur le parking. Mon père continue de lire le journal et maman ouvre la portière pour aller se poster devant l'entrée de la médiathèque avant que Charles n'arrive avec son trousseau de clés. Il prend son temps et, devant la porte, nous annonce que les écrivains ne sont pas arrivés, ils sont encore en train de manger.

Assise dans un fauteuil au fond de la bibliothèque, une pile de livres sur les genoux, je les imagine dans un restaurant chic, ils doivent avoir chaud dans leurs costumes, et ils échangent sur leurs œuvres, ils parlent d'inspiration, ils remercient leurs parents et ils se resservent en poisson. Ils s'essuient la bouche avec des serviettes blanches très douces et très épaisses. Nico lit une bande dessinée, je ne sais pas où sont les parents. Dès que la porte d'entrée claque, je lève la tête mais, chaque fois, je vois bien qu'il ne s'agit pas d'écrivains. Les écrivains ne portent pas de shorts de plage et n'ont pas de tongs aux pieds, d'ailleurs les écrivains n'ont pas de carte de bibliothèque puisqu'ils écrivent des livres, ils n'ont pas besoin d'en emprunter. Je retrouve mon père en train de feuilleter *Les Comtes du Pays d'Auge* et maman essaie de communiquer avec Nico. Elle chuchote je veux qu'on parle de ce matin, tu as été désagréable, mais je n'entends pas la suite. Mon père redresse la tête, ah les voilà.

Un groupe de gens très dissemblables pénètre dans le couloir de la bibliothèque, ils rient fort et se dirigent vers la salle polyvalente. Maman tire le bras de Nico et mon père suit. Je lui pose des questions mais il hausse les épaules, ils écrivent c'est tout, qu'est-ce que tu veux savoir de plus ?

J'entre dans la pièce où deux rangées de tables se font face. Je ne sais pas par où commencer, j'arbore un large sourire dont je ne me départis plus, j'oublie mes parents. Je me dirige vers l'une des tables de droite. Je ne pose pas de questions, je ne parle pas, je regarde avec curiosité les livres qui sont posés sur les tables, avec toujours cette distance apprise, fais attention ils vont vouloir te vendre quelque chose. Je suis presque sur la défensive parce que je ne vais rien acheter. Certains me parlent mais je ne comprends pas grand-chose, je me contente de sourire, de hocher la tête et d'avancer vers eux le petit carnet dans lequel j'espère collectionner leurs autographes. Ils rient, ils ne savent pas quoi écrire et puis ils essaient d'être spirituels et une fois la dédicace exécutée, je la relis plusieurs fois jusqu'à l'apprendre par cœur, comme s'ils avaient laissé échapper une parole divine, quelque chose de mystérieux qui me guiderait dans la vie : merci de t'intéresser aux livres, pour la future grande lectrice, à la charmante, de la part d'un sapeur-pompier volontaire qui te fait un gros bisou.

Je ne sais pas vraiment pourquoi ce sapeur-pompier est là mais il est là, il signe. Je ne vois pas qu'il a corrigé le verbe, qu'il a hésité entre le s et le t. Mes parents ont disparu. Je suis passée devant un monsieur qui retraçait sa généalogie, un dessinateur de gros tas de nœuds, je suis désormais devant un calligraphe qui me confectionne un marque-page pour cinq euros, je les demanderai à maman.

J'ai un peu chaud. Je tiens contre moi le petit carnet à autographes et m'obstine à continuer mon tour de table, je souris, je dis bonjour et puis un écrivain refuse l'autographe, il me fixe du regard et il dit non. Je me

retourne, Nico est loin, ils sont tous partis. L'écrivain repousse lentement le carnet vers moi, m'adresse un léger sourire avant de se ressaisir et de prendre un air sérieux. Il regarde derrière moi, quelqu'un, peut-être un autre écrivain et je ne fais pas obstacle, il voit à travers moi, je n'ai pas de visage. Je me retourne, Nico est loin et mes parents discutent avec Charles, eux n'ont rien fait signer. Sans cette dernière signature mon carnet sera incomplet à jamais. Il me manquera une clé. L'écrivain me jette encore un bref regard, inquiet, il veut que je parte.

La table sur laquelle j'ai posé mon carnet n'est pas tout à fait propre, elle est recouverte d'une fine couche de graisse puisqu'elle a aussi servi pour le loto d'il y a quelques semaines, les barquettes de frites groupées au centre pour ne pas tacher les cartons. Mon père a gagné la banane assortie au sac à dos de l'année dernière. Je n'ai rien gagné, maman m'a acheté cinq grilles et j'ai posé les jetons rouges et verts sur les mauvais numéros, Nico galopait à quatre pattes sous les tables et puis il s'est cogné contre la barre métallique, celle sur laquelle l'écrivain pose sa chaussure aujourd'hui, chaussette bordeaux, jointures abîmées, tous les jours il doit poser son pied sur la même barre métallique, de salon en salon. Il fait rebondir son pied contre la barre. Je sais que, dans quelques secondes, il va saisir le carnet entre ses doigts pour me le rendre et que je laisse la place à ceux qui veulent acheter son livre. Il va me le tendre mais je n'ai pas envie de le récupérer, je veux que maman, Nico et mon père reviennent, me payent le marque-page et qu'on s'en aille, je veux que la barre métallique rompe sous le pied de l'écrivain.

Le four s'ouvre lentement et une mélodie d'école maternelle annonce la sortie des pains salade. Chouchou se précipite. Dans l'espace café, je suis coincée au cœur de l'inutile. Je suis une pancarte publicitaire qui vante le fait maison alors même que je ne fais qu'appuyer sur des boutons. Je prends une pince et mets un cookie dans la cuillère du client,

pour accompagner son café, Chouchou m'a tout appris, comment faire des frappés, des *cinnamon rolls* au four et des pains au chocolat en trois minutes mais savoir qu'il faut deux doses vanille pour un milkshake ne me servira jamais ailleurs qu'ici. Je plante une paille dans la chantilly mais ne retire pas le bout de l'emballage pour que les gens sachent qu'il est neuf, je m'applique. Le reste du temps, j'échange des regards compatissants avec l'équipière au pass multi, un autre non-poste. Elle est derrière le vrai comptoir mais à la caisse, alors même que la plupart des clients payent sur les bornes. Au multi comme au café, l'errance est aussi inévitable qu'elle est proscrite, il faut mimer l'activité.

Je vois l'équipière du multi se désinfecter les mains, gonfler des ballons et ranger les cuillères au poste boissons-desserts pour tenter de récupérer cette place. Elle attend que l'équipière des boissons aille chercher des glaçons et profite de son absence pour s'imposer. Souvent, elle se fait reprendre par Chouchou parce que quelqu'un attend à la caisse depuis une minute et toi tu fais quoi ? une glace ? c'est pas ton poste. Elle réessaiera plus tard.

Nous évitons de croiser le regard des autres équipiers qui soufflent et courent avec des plateaux à la main, nous voulons les aider mais nous sommes les équipières bannies, à l'écart de l'action et pourtant si proches de l'activité du comptoir. Nous passons à côté du rush et je souffle sur les mouches qui volettent autour des pains au chocolat.

En retrait, Jérôme observe Sylvie qui paye nos marque-pages. Lorsque le salon du livre s'achève, Jérôme propose son aide pour replier les chaises mais, lorsqu'il se rend compte que les écrivains débarrassent les tables et font même la vaisselle du buffet, il s'enfuit, effrayé par la proximité. Il a emprunté *Les Comtes du Pays d'Auge* et, dans la voiture, il dit vous vous rendez compte, les comtes habitaient pas très loin, comme s'il s'agissait de cousins éloignés qu'il suffisait d'évoquer pour les retrouver.

Avant le dîner, mon père insiste pour que nous fassions une promenade en forêt. Maman marche en silence, ramasse des châtaignes et des mûres, elle dit il fait pas chaud puis ça t'a plu le salon ? Je hoche la tête sans m'arrêter de manger les mûres qu'on me tend. Mon père renchérit, il y a même un des écrivains qui habite à La Ferté-Macé, je lui ai dit que tu étais née là-bas. Et alors que nous progressons sur un sentier boueux, mon père sort un sécateur de la poche de son gilet sans manches et coupe une ronce qui dépasse. Il la sectionne comme s'il était dans son jardin et avait remarqué une branche gênante pour le regard.

Alors que j'aidais gracieusement l'équipière aux boissons et que j'étais sur le point de récupérer son poste pour échapper à la vaisselle, le coca a crachoté. Ensuite le jus d'orange a crié *refill refill* mais personne ne comprenait l'anglais, le manager a dit peut-être que ça veut dire, attendez, je vais chercher, non je sais pas. Le jus d'orange a été suivi du thé glacé et tout le monde s'est inquiété parce que le thé ressemblait au jus d'orange avant qu'il ne crie *refill refill*, il avait le même aspect dans le gobelet et le coca continuait de crachoter doucement dans les gobelets. Je profite du chaos pour retirer mon tablier et faire un milkshake comme n'importe quelle équipière à un poste utile, mais la machine me rejette.

– Alors, là tu es devant la machine à glace, elle bipe depuis plusieurs minutes et quand tu as essayé de faire un shake, tu t'es pris un liquide brûlant sur les avant-bras. À ton avis, pourquoi ?

– Parce que c'est cassé ?

– Alors, non. En fait, quand ça bipe comme ça, le message d'erreur, *shake remp*, ça veut dire qu'il n'y a plus de lait donc tu vas dans le posi en chercher. Il faut pas confondre le lait shake et l'autre lait mais tu verras ça, le sachet est bleu. En passant, tu peux même aller chercher des poches chocolat et caramel parce qu'on n'en a presque plus et puis tu vas prendre la petite marche, tu vas ouvrir ton lait shake avec ça, tu le mets au-dessus

du bouchon et voilà, tu fais levier et après tu verses tout dans la cuve. Tu le jettes dans la poubelle en dessous et tu appuies sur le bouton pour signaler à la machine que c'est bon, mais la plupart du temps ça s'arrête dès que tu remplaces le lait, d'accord ?

– C'est où le posi ?

★

– Vous êtes Lebrac ?

– Je vous demande pardon ?

– Lebrac, dans *La Guerre des boutons*.

– Euh oui, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Je suis un grand fan, j'ai vu que vous habitiez ici et en fait j'habite pas très loin, à cinq bornes. J'ai trouvé votre adresse sur un site qui parlait de vous, enfin je l'ai trouvée sur internet mais voilà, je voulais vraiment vous rencontrer.

– ...

– Et donc j'ai amené mes enfants, je leur montre tout le temps *La Guerre des boutons* et j'espère que je vous dérange pas. J'ai apporté quelques photos pour que vous me les dédicaciez, c'est des photos tirées du film que j'ai imprimées, voilà, bon les couleurs ne sont pas très bonnes, mais, c'est fou comme on vous reconnaît pas, c'était quand ce film, il y a bien soixante ans ? Plus ?

– ...

– On peut repasser aussi, ce n'est peut-être pas le bon moment.

– Non, non, entrez, entrez.

– Merci ! C'est pas souvent qu'on a une star dans la région.

– ...

Mon père pose ses pieds sur le paillason sur lequel un chien est imprimé. Le rouge du nœud sur sa tête est devenu pastel avec le temps. La porte est à peine entrouverte, Lebrac n'a fait que passer la tête dans

l'entrebâillement. Mon père pousse la porte, nous entrons, il dit il fait meilleur dedans que dehors. De la cuisine sort une petite dame étonnée, un torchon entre les mains. Lebrac lui marmonne quelque chose, va s'asseoir dans son canapé mais se relève vite, semble tourner en rond dans son propre salon sans savoir quelle attitude adopter. Nico suit joyeusement mon père et j'avance à petits pas dans le couloir pavé de carrelage rouge. Mon père parle et Lebrac s'empare des photographies qu'il lui tend, quatre images imprimées depuis l'ordinateur familial. Pour la dernière, il n'y avait presque plus d'encre mais c'est sorti quand même. Sur ces photographies, un gamin aux cheveux blonds toise l'objectif. Dans cette scène, il défie un autre gamin à qui il va soutirer des boutons, l'air méprisant. Mon père reste debout, derrière l'épaule de Lebrac pendant qu'il dédicace. Je croise le regard de Mme Lebrac, elle me demande si je veux un gâteau sec et je refuse prestement, à voix basse, espère qu'elle ne proposera pas à mon père qui serait prêt à tout accepter pour rester plus longtemps.

Au centre du salon, une cheminée comme chez mes grands-parents, un buffet, les photos des petits-enfants, des cartes postales de l'île de Ré. Lebrac a fini de signer, il tend les photographies à mon père, il dit voilà. Mon père parle de ses scènes préférées, et le moment où vous dites ci, où vous faites ça. Nico s'accoude quelque part, il se gratte le bras, il bâille, Mme Lebrac lui propose aussi un gâteau et il dit non gentiment, puis il ajoute merci rapidement, il a failli oublier. Lebrac dit oui j'étais jeune et mon père en vient aux faits. Il veut une photo avec Lebrac.

Nico demande, quand est-ce qu'on rentre, mais mon père répond c'est l'occasion, il pose à côté de Lebrac, je suis derrière l'appareil photo et j'ai peur qu'il pose sa main sur son épaule, j'appuie sept fois pour être sûre, bruit de flash, je ne vérifie pas la qualité des photos, allez on rentre. Lebrac commence une phrase par bon bah c'est gentil d'être passé mais mon père souhaite une autre photo, avec les enfants peut-être. Il pose sa

main sur l'épaule de Nico et je me tiens à distance, c'est Mme Lebrac qui prend la photo, elle appuie sept fois comme moi et Lebrac dit allez, allez il se fait tard. Mon père remercie, il dit si on a l'occasion un jour de repasser et la porte se referme sur nous. Dans la voiture, mon père est silencieux. Arrivé à la maison, il coupe le contact, il souffle. Nico et moi attendons qu'il parle et puis il se tourne vers nous, sourit : on a bien fait d'y aller.

– Tu m'expliques ?

Une manageuse sort d'un sac le repas qu'une équièrnière vient de se préparer avant de partir. La manageuse remue la glace avec une cuillère en bois, regarde à l'intérieur avant de la poser sans ménagement sur le comptoir et de pointer du doigt la fautive.

– T'as demandé à un manageur si tu pouvais manger à l'extérieur ?

Elle attend une réponse, j'arrive à les suivre du regard tout en essuyant ma vaisselle avec du papier absorbant. Pendant que j'étais partie chercher une poche caramel, l'équièrnière du multi a repris le poste des desserts. J'ai perdu à la chaise musicale et suis retournée aux macarons de l'espace café. J'entends l'équièrnière bafouiller qu'elle ne savait pas mais la manageuse répond bien sûr que si tu sais, tout le monde le sait, tout le monde sauf toi curieusement, c'est pas la première fois en plus. Je me coupe en nettoyant le mixeur mais je ne peux pas porter le doigt à ma bouche, je pense qu'elle va s'en sortir, mettre son repas sur un plateau et basta, mais la manageuse n'a pas fini. Autour, les clients attendent leurs commandes, les équièrnières continuent de courir sauf quelques-uns qui se sont arrêtés et observent la scène pour pouvoir la raconter plus tard aux absents. La manageuse reprend.

– T'as demandé à quelqu'un pour mettre deux parfums et un biscuit supplémentaire dans ta glace ?

Je me retourne de nouveau. La manageuse s'appelle Caro. Elle a une attelle au poignet, des lunettes rectangles et les cheveux violets. Son visage est large, ses yeux sont maquillés, il est facile de la reconnaître sans même la voir : elle est la seule à hurler, à ne pas tolérer les brefs bavardages entre équipiers. Caro désigne la glace qui fond. Elle est effrayante parce qu'elle est imprévisible, capable de rester dans cette position un temps indéterminé. Elle saisit le sac et le secoue devant l'équipière et dit alors, alors alors alors, et puis elle prononce la sentence.

– Tu refais ta glace et tu vas manger sur place, voilà.

Caro jette la glace bicolore dans une poubelle comptoir. Toute la salle respire.

Mon père a affiché dans l'appartement les photos dédiacées par Lebrac et celles prises chez lui. Il a écarté celles où quelqu'un fermait les yeux, avait un mouvement involontaire. Sauf une où, à côté de mon père qui tient Nico par l'épaule, Lebrac ouvre la bouche. Sa bouche forme un o parfait, comme s'il protestait silencieusement. Mon père a affiché cette photo au centre de son exposition. Sur les dix photos conservées, Lebrac ne sourit jamais.

J'ai terminé une salade en 160 secondes. Sur l'écran qui m'indique ce que je dois préparer, les secondes s'affichent en rouge à partir de 199 et continuent de défiler tant que je n'ai pas appuyé sur l'écran tactile, là où la commande s'affiche, tout le monde appelle ça bumper. À partir de 999 secondes, le compteur s'arrête, l'encadré reste en rouge, il est impossible de faire attendre un client plus de quinze minutes. Une équipière vient récupérer mes salades une fois prêtes.

Depuis plusieurs heures, j'ai décidé de boire les fonds des smoothies. Je verse le reste de boisson dans un gobelet et m'éclipse dans le couloir

drive. Des équipiers le traversent parfois en courant pour apporter une commande. Je progresse et derrière les cartons, je retrouve la fuite, les pieds dans l'eau, je reprends là où je m'étais arrêtée. Le flot est plus dense par endroits, semble pris au piège et, à mesure que je progresse, j'arrive au pass drive, là où les commandes sont préparées après avoir été saisies au casque. La fuite provient de la machine à boissons du poste, celle sur laquelle les équipiers comptent lorsque l'autre tombe en panne. La machine produit un léger vrombissement de gros insecte. J'abandonne mon enquête, je retourne en pataugeant vers mon poste.

En salle, l'équipière fautive mange sa glace, la bonne recette cette fois, elle téléphone à quelqu'un, elle sourit, il ne s'est rien passé. Caro bavarde avec Laura, elles appuient leurs deux coudes à l'OAT, sorte de renforcement où les burgers arrivent de la cuisine sur un tapis roulant. L'OAT est chauffé par de grosses lampes, les équipiers se servent pour compléter les commandes. Ma collègue du pass multi ne me regarde plus, elle ne sourit plus avec ses yeux.

Je rêve que quelqu'un me susurre à l'oreille il est l'heure tu peux partir. Je rêve de mots chuchotés mais tous parlent fort. Les commandes s'espacent, le directeur remet sa veste parce qu'il va partir, les manageurs allument les lumières de la terrasse, les équipiers se préparent à l'assaut de la nuit.

DANS L'HUILE

OceanofPDF.com

Ce midi un roulement, je suis frites. Les autres me disent bon courage et la formatrice réapparaît, c'est reparti. Quatre heures trente à faire, j'enfile le tablier de plastique, j'y suis.

Ils me donnent les consignes : aux sons stridents et lents, il faut secouer les panières, à ceux courts et pressants, sortir les frites de l'huile. D'autres sonneries retentissent mais ils disent c'est rien ça, tu n'as qu'à appuyer. Je jette un coup d'œil à l'écran des commandes juste au-dessus de ma tête, je ne lis pas, je vois bien qu'il y en a trop, j'appuie sur le bouton. Des rectangles surgelés tombent dans la panier. Je la saisis, mon poignet ploie, je la plonge et le minuteur commence le décompte. Les équipiers derrière moi disent augmente ta prod' là, fais ta prod' allez.

La pelle à frites dans la main, je remplis les cornets, racle les bacs mais les alarmes m'arrêtent, je lâche tout, réponds à l'appel. J'appuie, la sonnerie s'arrête, je secoue la panier, j'en plonge une nouvelle et mon soulagement dure quatre secondes, il faut valider, vingt secondes, il faut secouer, trois minutes, il faut sortir les frites. Une équipière me reprend pourquoi tu lâches ta pelle, je veux que tu ne la relâches que quand tu as fait toute ta prod'. Je ne suis plus seule avec mes frites, ils surveillent mon travail, de la façon dont je tiens la pelle aux mouvements des panières, je dois enchaîner. Reprendre l'outil, remplir, les cornets partent sitôt prêts, je tasse dans les sachets, dans les boîtes, je coule, les commandes s'alignent. Quelqu'un me dit en fait il faut que tu plonges dès que tu relèves une panier, tu vois ? tac, tac, tu vois ou ? pourquoi tu le fais pas alors ?

Les signaux sonores, lents, deux en même temps, rapides, au début j'hésite, c'est les friteuses qui sonnent ou les poissons panés plus loin dans la cuisine ? À la fin je sais, le bruit vient de ma poitrine comme quand les basses la font vibrer, comme quand je posais ma main d'enfant sur mon

cœur avec l'impression qu'il allait exploser au son des *Démons de minuit*. De nouvelles alarmes, les commandes internet sur le tableau de bord derrière moi, mes mains sont trop grasses, le bruit me fatigue, je secoue la panière, lâche, reprends, ça sonne, volte-face, la pelle avec le sachet au bout, la panière suspendue au-dessus des cuves, égoutter, secouer doucement, l'huile crépite et vient pincer mes avant-bras, allez c'est bon là, il faut pas y passer des heures non plus, je la vide, je la jette avec les autres. Les clients qui renvoient leurs frites trop froides, envie de plonger leurs mains dans l'huile bouillante, les miennes rouges, le sel griffe.

Un équipier a besoin d'une moyenne frite en urge et je la fais. Merci moyenne frite ! Ils ne connaissent toujours pas mon prénom. Je tasse, secoue, relâche enfin. Une alerte, il faut secouer secouer secouer mais pas le temps. Quelqu'un appuie sur le bouton à ma place, agite brutalement la panière pour me reprocher de ne pas l'avoir fait et les autres reviennent. Ils disent en fait il faut que tu, mais je n'écoute plus, il y a une énième explication au bout et je n'ai pas le temps. Dans mon dos, le directeur chante qu'on ira tous au paradis, on ira.

Au retour d'un service de nuit, Jérôme trouve dans la boîte aux lettres un courrier officiel de l'usine : il va recevoir la médaille du travail. Tout de suite, il se demande pourquoi personne ne lui en a parlé ni ne lui a donné la lettre en main propre au cours des dernières heures. L'enveloppe déchirée, la lettre lue, Jérôme repose l'ensemble sur le tas de publicité. Il s'assoit devant son bol de céréales et attend que la maison se réveille, réfléchit à la façon dont il pourra annoncer la nouvelle. Les rideaux laissent passer des rais de lumière et les miettes brillent sur la nappe saumon. Jérôme entend la chasse d'eau des voisins faire vibrer les canalisations, le perroquet se réveiller, les portes des voisins claquer aux alentours de huit heures. Je l'ai rejoint dans le salon sans savoir depuis combien de temps il attendait.

Avant même que je m’empare de la lettre, il m’explique ce qu’il y a à l’intérieur. La cérémonie aura lieu dans quelques semaines mais la médaille ne sera pressée que plus tard, c’est normal, le temps qu’ils la fassent. Ils ont déjà réservé le resto, tu sais c’est au château, on passe tout le temps devant, ils font hôtel aussi. Nous on sera au rez-de-chaussée, je pense que ça va être bon, en tout cas c’est cher. Quand mon père parle, il a ce sourire crispé vers le bas, gêné. Il essaie de comprimer une fierté encombrante et de reprendre son sérieux mais il ne parvient pas à lutter. Je connais ce sourire par cœur. Il avait le même le jour où, sur la route des vacances, il nous a dit : vous savez, je suis mort-né, j’avais le cordon ombilical autour du cou et je respirais plus.

Nico a répliqué ça se peut pas, ça existe pas. Mon père a renchéri, si si, j’étais mort et ils m’ont ranimé. Un coup d’électricité, c’était reparti. Nico a posé la console sur ses genoux, légèrement agacé, et à l’adresse du rétroviseur intérieur dans lequel il voit les yeux de mon père, il a déclaré non, tu dis des conneries. La berlingo s’est arrêtée au stop et mon père a haussé la voix pour clore la conversation, éteindre les doutes. Il en faut peu pour renaître quand on est bébé, c’est tout. Et, alors que nous passions tous à autre chose, il a murmuré je pense que j’aurais pu mourir, oui. C’est à ce moment que le sourire est apparu.

Je ne sais pas si je dois le féliciter. Mon père veut un avis, c’est pas mal quand même, tu trouves pas ? C’est la moindre des choses, un peu de reconnaissance après vingt ans dans la même boîte. Il enfourne une cuillère de céréales dans sa bouche, augmente le son de la radio. Je veux poser une question mais il m’en empêche, il supe le lait de sa cuillère et ajoute : tu sais on m’a proposé un jour de monter en grade, de passer dans les bureaux. Je regarde ses mains sales et rétorque impatiente, et alors ? Non, ça m’intéresse pas, il y en a qui ont changé de poste et qui ont retourné leur veste du jour au lendemain, tu les vois, dans les couloirs. Là mon père arrête de parler, il relève la tête, plisse les yeux, regarde vers le

bas. Il fait semblant de tenir un pan de veste, se lève et simule une marche silencieuse, me toise de haut en bas puis reprend son visage normal, je te jure c'est comme ça qu'ils font.

Une vapeur m'enveloppe à chaque panier plongée. De leurs tables, les clients peuvent observer le processus : je suis au seul poste de cuisine visible depuis la salle. Je range les sachets par taille, petits, moyens, grands et, à côté de moi, les équipiers préparent les burgers armés de pistolets à sauces, empaquettent, les font glisser jusqu'au tapis roulant central. Un manager s'exclame attention l'embal' et un équipier des cuisines répond merci embal'. Ici personne ne cuisine, nous sommes occupés à garantir une température élevée, un aspect correct, conforme à ce que le client connaît déjà ou a pu goûter dans un autre restaurant de la chaîne. Nous manipulons l'équipement de production et nos gestes sont les mêmes que ceux des équipiers d'il y a vingt ans.

Au bout de deux heures aux frites, je sais éviter les équipiers derrière moi qui s'emparent des sachets. J'anticipe leurs mouvements et besoins. Certains s'adressent directement à moi pour avoir leurs cinq grandes frites. D'autres ne m'adressent pas un mot tout le temps du service. Je ne sais pas ce que je préfère. Quand je renverse une panier dans un des trois bacs, je dis chaud frites, et tous les équipiers s'écartent. Je sais prévoir les sonneries. Un équipier me demande combien de temps il faut attendre pour les prochaines frites et je lui réponds deux minutes trente sans même regarder le minuteur. Un autre remplit mon frigo pour que je ne sois jamais à court. Je m'installe dans un rythme effréné : sortir la panier, plonger la panier. J'appuie sur les alarmes avec le majeur, systématiquement. Mes mains sont habituées à la température. Je tends les cornets et les équipiers me répondent merde mais c'est brûlant !

Je ne sais pas à quoi je ressemble. Le front est la seule partie de mon visage qu'ils peuvent voir, ils jaugent mon état à partir de cette parcelle de

peau, ses rides et plis, le froncement des sourcils juste au-dessous mais ils ne voient pas mes yeux. Ils sont rivés sur les frites et les lumières chauffantes créent deux soleils à l'intérieur. Sous le masque, ma bouche est ouverte, elle ne se ferme jamais. Cachée sous le tissu, elle se le permet.

L'équipière au drive me prépare un gobelet, elle dit je te pose ça juste là. Les commandes s'espacent, je prends le gobelet et m'éloigne pour boire pendant qu'un collègue me réapprovisionne en sachets. Les équipiers se pressent toujours autour des friteuses, s'empressent de combler les désirs et besoins de celui qui y travaille comme pour s'excuser un peu. Certains me disent courage, ils savent que mes mains sont polies par le sel et que je ne pense plus depuis quelques heures mais je ne veux rien d'autre que rester là où je suis. Je n'espère plus le drive, accaparé par les anciens et ceux qui font des heures supplémentaires, je ne redoute que la salle et le vide qu'elle crée en moi. Aux frites, l'automatisme m'empêche de réfléchir.

On ne sait pas s'il est tôt, s'il est tard. La porte de la berlingo coulisse brutalement et le froid s'engouffre à l'arrière. Vous avez fait bonne route ? Vous avez trouvé facilement ? Nico met sa doudoune, monte le zip et m'enjambe pour sortir, comme s'il allait au charbon. Il ne fait pas attention à moi et ses baskets laissent des traînées de poussière sur mon collant. Je sors toujours la dernière. On écrase le gravier sous nos pas, en silence, jusqu'aux ballons à moitié gonflés et scotchés à la porte de la salle des fêtes. Dans l'entrée, un portant croule sous les manteaux. Sur les murs, il est interdit de fumer. Du carrelage blanc et un carré de parquet au centre pour danser, c'est tout.

L'organisateur, debout sur une chaise, continue de punaiser au plafond quelques ballons, guidé par d'autres invités. Les tables forment un U et, lorsque je fais le tour, je découvre mon prénom, police Vivaldi, sur une

carte de visite épinglée à un gobelet en plastique. Il manque des lettres à la banderole de bon anniversaire. Je cherche où m'installer.

Avec Nico, nous faisons le tour de la salle, repérons les pièces à l'écart jusqu'à trouver ce que nous cherchions, le surplus de tables et de chaises rassemblé en une sculpture branlante. De ce poste, nous voyons la salle et l'estrade sur laquelle le DJ branche des prises et règle des jeux de lumière.

Les plats sont servis, les parents discutent et les gamins courent autour des tables sous les lumières trop fortes. Ils disent touché, s'agrippent et mon père dit ça va pleurer dans deux minutes. On entend boum et un parent se lève en vitesse. Lorsque vient le dessert, les invités font la queue pour avoir leur part de gâteau dans leur assiette en carton. Sur le buffet, il reste des plats, une piémontaise entamée aux trois quarts, une ancienne assiette de charcuterie sur laquelle il ne reste que les cornichons et la carcasse d'un poulet qui baigne dans l'huile.

Quelqu'un a renversé un verre d'eau et la nappe en papier se déchire par endroits. Le chemin de table est foutu. Les serviettes aux couleurs fantaisistes sont roulées en boule et mises à l'écart avec le pain entamé et les cure-dents de l'entrée. Au bout du U, je vois mon père désigner sa poitrine, pointer le doigt sur son pull en haut à droite, former un cercle, la médaille, voilà ce qu'il raconte depuis quelques jours, la médaille du travail. Je ne l'entends pas, je sais ce qu'il répète, vingt ans dans la même boîte ça se fête, non franchement ça va, j'ai pas à me plaindre et c'était pire avant quand je bossais à Besnier. Maman regarde les lumières qui tournent sur le parquet, le DJ utilise son micro pour féliciter, pour inviter à et rappeler que. Mon père radote, dans une semaine c'est la cérémonie, on mange dans un château, celui que vous voyez quand vous venez chez nous, juste en face de la gendarmerie, vous voyez pas ? Vous arrivez par où ? Maman aimerait danser, sa chaise est tournée vers la piste mais elle ne se lève pas. Le DJ répète n'hésitez pas, n'hésitez pas et mon père est obligé de parler plus fort. Il fait des gestes avec les mains, de toute façon

le plus important c'est. Je ne comprends pas la suite. Ses auditeurs hochent la tête, eux ont entendu. Mon père a son sourire crispé de contentement. Il se penche pour ramasser quelque chose et disparaît. Maman veut toujours danser mais ne trouve pas l'occasion, le DJ dit c'est la dernière chanson et elle se lève mais non, c'est un slow. Les couples s'enlacent.

Maman quitte sa place, se dirige vers notre tour de papier. Nous sommes repérés, Nico se prépare à fuir mais je reste où je suis. Mon père est toujours penché et je ne sais pas ce qui est le plus important, je n'ai pas entendu la fin de sa phrase. Maman arrive à ma hauteur, on va peut-être pas tarder, elle tient son manteau, elle n'a pas dansé. Plus loin, mon père se redresse, la sacoche serrée contre lui.

Depuis quelques minutes, personne ne veut de frites. Celles que j'ai sorties, en prévision d'une affluence infinie, attendent gentiment dans les bacs. Un équipier des cuisines s'approche de moi et ouvre la boîte d'un burger dans laquelle une garniture recroquevillée tremble sur elle-même. Regarde, t'auras pas d'autres occasions de voir ça. Il m'explique que tous les jours quelqu'un commande un burger sans pain et un jouet seul. Dans sa bouche, l'ordre des mots est celui de la machine.

Je m'apprête à nettoyer mes pelles à frites quand Chouchou vient me voir. Elle rôde depuis plusieurs jours derrière le comptoir, répète à tout le monde qu'il manque du monde en salle, que la situation est compliquée. Elle raconte la dernière altercation avec les gitans d'en face. Le gars a balancé la gamine contre la borne de commande, vous imaginez. Non, je peux plus, il me faut du renfort, c'est pas possible. En général, j'évite son regard et ce n'est pas compliqué, j'ai du travail ou j'en trouve. Seulement, aujourd'hui, mes frigos sont remplis, mes panières reposent à leurs places, les friteuses ont toutes été vidangées et j'ai pris soin d'essuyer les rebords

et de frotter l'inox. Je ne peux m'absorber dans le nettoyage des pelles, elle me barre le chemin avant même que j'atteigne l'évier.

Elle me dit ça fait longtemps qu'on s'est pas parlé, me pose quelques questions avant de prendre une frite dans un des trois bacs. Je m'attends à ce qu'elle baisse son masque pour la manger, j'ai déjà vu des collègues grappiller après les rushs, manger les burgers de trop dans le couloir drive, recroquevillés sur des cartons, prêts à dissimuler la nourriture au cas où un mana apparaîtrait. Chouchou fait tourner la frite entre ses doigts mais la coupe en deux, la regarde écrasée entre l'index et le pouce.

– Tu vois chou, elles sont pas bonnes tes frites. Elles sont trop vieilles, il va falloir toutes les jeter.

La cérémonie est pour demain et Jérôme a déjà choisi la chemise qu'il portera. Elle tient sur un cintre avec son pantalon de costume. Aujourd'hui, comme il est de service l'après-midi, il a eu le temps de dormir. Il a déjeuné avec nous, joué de la flûte à bec avec le nez et entamé un air d'harmonica. Nico sort les peignes mais il dit je pars dans une heure, je me dépêche. À l'usine, il doit encore se changer dans le vestiaire, badger, remonter quinze mètres en nacelle, redescendre, marcher, marcher, attendre un appel.

Il a le temps de déconner avec les collègues et l'appel survient, une intervention à faire à l'autre bout de l'atelier sur une sécurité qu'il doit réparer régulièrement. Il enfonce un casque sur sa tête et repositionne la protection auditive de son oreille gauche. Le bruit des presses sur le chemin lui donne le vertige. Le rythme régulier des machines semble être celui de ses propres pas. Il pose une chaussure de sécurité après l'autre et elles lui semblent peser plusieurs tonnes. Certains gars le saluent au passage quand ils en ont le temps. Parfois ils veulent engager une discussion mais Jérôme ne s'arrête pas de marcher. Plus vite il arrivera, plus vite il pourra retourner dans le bureau, souffler un peu. Il arrive

enfin au robot, l'examine et vérifie la sécurité plusieurs fois. Il ne comprend pas.

– Mais elle marche ta sécurité.

– Ouais ouais elle marche mais il manque un écrou.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Pourquoi ?

– Tu m'appelles pour un écrou ? Ça a rien à voir avec de l'électricité et t'as les outilleurs à dix mètres !

– Je sais pas moi, on m'a dit d'appeler la maintenance !

– Déjà tu sais très bien comment je m'appelle, ça fait trois mois que je travaille ici et les frites je les jetterai pas. Elles sont sorties depuis dix minutes, jette-les si tu veux, mais moi je le ferai pas.

Chouchou ne me répond pas. Elle tourne la tête comme si cet échange n'avait jamais eu lieu, comme si son ordre était devenu caduc. Elle me laisse avec mes mauvaises frites et repart en salle non sans alpaguer une équipière. Il faut servir les plateaux en priorité ! Tout le monde sait quand le faire, alors pourquoi toi tu retiens jamais ? Chouchou a changé de cible.

J'appuie sur un minuteur. L'équipière du drive me sourit parce qu'elle attend les frites de la commande. Je sais que demain je serai au même poste et je prie pour qu'après-demain m'y laisse et m'éloigne définitivement de la salle. Tant que les autres équipiers me voient aux frites, j'y serai associée, ce sera là ma place.

De l'autre côté du mur, j'entends mon père hausser la voix. Tu te rends compte, on est le service poubelle. Mon visage est tourné vers les étoiles phosphorescentes. Maman fait chut, mon père reprend. Il

comprenait rien le mec, il m'a dit la prochaine fois j'appellerai pas. J'ai cru que j'allais péter les plombs.

Demain j'ai cours et je devrais dormir depuis deux heures déjà. Sans que je comprenne pourquoi, j'attends que mon père rentre du travail, je ne fais pas exprès. J'essaie de me coucher plus tôt, de me persuader qu'il ne rentrera sans doute pas de la nuit, mais je ne parviens qu'à somnoler jusqu'au claquement de porte, au bruit des clés. J'entends maman qui se lève, s'approche de mon père qui se déchausse dans l'entrée, non non me touche pas, me touche pas, je suis dégueulasse. La réponse ensuite, je peux t'embrasser quand même Jérôme, et le reste est noyé par le bruit de l'évier, mon père se lave les mains.

Dans mon lit, je détends mes bras, mes jambes, j'imagine que je suis allongée à l'intérieur d'un char d'assaut, hors d'atteinte.

– Et la nacelle ?

Les mots de maman se détachent et mon père souffle. Le mur de ma chambre n'existe plus.

– Ça je m'en fous, je peux te dire que c'est le dernier de mes problèmes. Je supporte pas mal de trucs mais les allers-retours t'imagines pas. Ils te poussent à bout physiquement. Pourtant j'ai jamais été méchant, il faut vraiment me pousser à bout pour que je sois méchant.



Mon front contre l'inox, je répète les mêmes gestes. Derrière mon dos, ce midi c'est la guerre, on attend du monde. Les mains se posent aux mêmes endroits, reprennent l'itinéraire, il ne se passe rien. Les doigts agrippent les poignées en plastique des panières. Les poignets prennent le même angle lorsqu'il faut déverser les frites à l'intérieur des bacs. Je sale, mélange, déplie le cornet en plaçant mon pouce au-dessous et en élargissant l'encolure avec l'index et le majeur. Ils me disent que ce n'est pas la meilleure technique, ils me disent tu remplis trop, mets moins de

frites. Le buste légèrement penché en avant, le dos plié, mon front contre l'inox, je répète.

Une manageuse vient à côté de moi sans prendre de cornets, me dit t'as géré ce midi et je réponds encore une minute trente. Il reste une minute trente et sur l'écran de télésurveillance, il n'y a plus d'activité. En salle, les équipiers se battent pour porter les derniers plateaux avant de tomber dans le néant. Le soulagement est en cuisine et en salle le plus dur commence. Je vais bientôt appuyer sur le minuteur, renverser la dernière panière, nettoyer l'empreinte de mon front contre l'inox et de mes doigts sur les pelles à frites. Je voudrais arracher les lanières du tablier en plastique, nouées quelques heures plus tôt, mais après cinq heures je ne dénoue plus rien. J'attends que quelqu'un dise c'est bon tu peux y aller et déjà les bruits de flashes de la pointeuse, des équipiers qui débauchent. Plus loin, je vois Chouchou s'asseoir comme on peut le faire en salle : elle nettoie une table, feint l'accès difficile et prend place sur la banquette afin de mieux frotter. Le micro autour du cou, l'équipier au casque vient rôder autour de mes frites surgelées et le directeur retourne dans ses bureaux compter les pièces.

Les dernières frites sonnent, j'attrape et remonte. Mon bras se tend, mes poignets se verrouillent pour tenir haut et droit et en salle le client me regarde m'avancer jusqu'à sa table, l'eau à la bouche, ses mains inertes sur la banquette. J'amorce la descente du plateau jusqu'à lui, en espérant que le poignet tienne. C'est gagné et j'esquisse un sourire invisible à l'œil nu. Je finis par lui faire la morale pour me venger de la pénibilité, s'il vous plaît laissez votre plateau sur la table une fois que vous aurez terminé, c'est plus pratique pour nous, nous avons besoin de repérer les tables contaminées. Le deuxième plateau sur mon deuxième poignet commence à peser et je laisse là le client, il faut recommencer ailleurs.

Aux frites, j'incline la panière pour que l'huile retombe en gouttes fines dans la cuve et le directeur à l'intérieur de mon crâne m'avertit.

L'huile c'est ce que nous avons de plus précieux ici, on l'utilise au maximum et on ne perd rien. Le directeur me fait la formation cuve à remplir et un instant il redevient l'équipier qu'il a été au début. Il sort le bidon d'huile, le laisse en équilibre sur une panière, là tu vois il faut bien attendre qu'aucune goutte ne reste, ensuite tu le mets dans la chaufferie avec les poubelles. Il me répète, j'ai commencé tout en bas. Et je me demande, est-ce que les manageurs y pensent ? Est-ce que Chouchou y pense quand elle sort les pains du four, qu'elle pourrait passer de manageuse à directrice et comment ? L'huile égouttée, je veux laisser la panière reposer sur son crochet, mais ça rate. Elle glisse et je vois l'accident avant qu'il se produise, elle retombe dans l'huile et c'est retour en salle. Non, je ne vois rien, mon cerveau est endormi par les écrans. Mon bras se met en travers, j'empêche la retombée et la panière brûlante s'abat sur ma main.

Une heure avant de partir pour la cérémonie, Jérôme veut se laver les mains. Il demande à Sylvie où est la brosse à ongles, puis il s'applique. Les poils durs frottent les contours des doigts, là où des arcs de cercle noirs se sont formés. Mon père frotte mais ces traces sont imprimées de façon indélébile sur sa peau. Il s'acharne mais seules les peaux mortes se détachent, la crasse, elle, reste et Jérôme répète, mais c'est pas possible, c'est pas possible. Il perd patience, on doit partir. Il ouvre le robinet avec trop de force pour rincer la brosse et sa chemise violette est trempée par endroits, il s'essuie avec un peignoir. Il doit encore cirer ses chaussures et les marques ne partent pas. Jérôme fatigue, tout ce qu'il a dévissé, graissé, tout ce qu'il a réparé la veille et maintenant les stigmates, impossibles à estomper. Il sort de la salle de bains pour trouver Sylvie et lui dit, je peux quand même pas y aller comme ça et Sylvie, penchée au-dessus du lavabo, frotte les mains de Jérôme comme un vêtement taché. Jérôme répète, je vais jamais avoir le temps de cirer mes chaussures et je vais me

salir, je suis dégueulasse, je peux pas y aller, il faut que je change de chemise, non je peux pas y aller comme ça, c'est foutu, c'est foutu. Sylvie s'acharne sur ses mains, mais Jérôme regarde déjà ailleurs comme s'il s'abandonnait, là, au creux du lavabo.

Dans le bureau des managers, ils me disent tu as rincé ? Je pense d'abord qu'ils évoquent un nettoyage poste, une session de plonge, avant de me rendre compte qu'ils désignent ma main. Ils ajoutent, on peut pas te donner de crème, c'est interdit mais va au robinet et on te donnera une paire de gants.

Les mains sous l'eau, je revois la scène et ma main sous la panière qui ne devait pas y être. Un instant, j'ai oublié ce que le fastfood m'a appris : ce qui tombe reste au sol, ce qui tombe est déjà oublié, néant, inutilisable. Un geste m'a échappé, celui de rattraper ce qui glisse et se dérobe. La main outil a fait opposition.

Quand Jérôme entre dans le restaurant, les chefs sont déjà debout, réunis en bout de table, leurs mains posées sur les dossiers choisis. À l'opposé, les collègues parlent de la prochaine journée pêche, des tarifs pour avoir son emplacement, il faudra arriver plus tôt ce coup-ci. Ils évoquent les voyages du CE, j'ai réussi à avoir le Sénégal cette année, moi je l'ai raté, chaque fois c'est pareil. Jérôme pose sa veste sur son siège, prend le dernier petit four et un chef lève son verre. Après les applaudissements, les plats arrivent.

Jérôme réfléchit à ce qu'il pourra raconter en rentrant. Il décrira d'abord les rideaux lourds, le parquet vieux, les serviettes épaisses. Il utilisera l'adjectif, c'était chic, non franchement ils se sont pas foutus de nous. Puis il devancera nos questions : j'ai mangé du poisson. Jérôme précisera que c'était un énorme poisson, avec des arabesques en sauce

tracées sur le plat, son œil rond et ses écailles dorées, les arêtes délimitées, j'en ai pas mangé une seule, c'était tellement fin. Pour le reste, il ne saura plus, il répétera je ne sais plus trop, peut-être du rouget, en tout cas il était énorme.

Lorsque le repas touche à sa fin, que les chefs serrent les mains moites des employés, Jérôme n'a plus peur de rentrer les mains vides, de n'avoir pas même l'étui d'une médaille à présenter. Il est rassuré de savoir ce qu'il dira.

OceanofPDF.com

AU DRIVE

OceanofPDF.com

– Tu es sûr qu’il y a personne ? Je voudrais pas déranger.

– Non il y a personne, ils travaillent.

– Tous les deux ?

– Ma mère est au collège, mon père à son agence. Quand on arrivera, je regarderai s’il y a une voiture dans la cour et je te dirai.

– S’il y a une voiture, on repart ?

– Pas forcément. Je leur demanderai si tu peux venir.

– Je veux pas déranger.

Je marche sur le trottoir et, devant un portail gris, Paul me retient par la main. C’est là. Un instant, j’avais oublié pourquoi on marchait. Une boîte aux lettres est fixée sur la porte, dessus son nom de famille imprimé. Les lettres sont tapées dans une police choisie et pas écrites sur un bout de papier. Paul se contorsionne pour regarder par la fente horizontale du coupe-vue. Tu vois, il y a personne. Je ne vois rien, à peine le haut d’un toit aux tuiles rousses comme dans le Sud lorsque je lève la tête.

– Tu es où ce midi ?

Mon sourire répond à ma place. La main gantée, je me dirige vers la récompense, la consécration : le pass drive. Le directeur me tape sur l’épaule, je suis son poulain, son guerrier. Il répète, attention pas d’oubli, et je hoche la tête. Ce midi je joue ma place pour les prochaines semaines. Pendant qu’un autre équipier prend les commandes au casque, l’équipier au pass drive contrôle seul toutes les étapes d’une préparation de commande, boissons, desserts, frites et organisation du sac. Le contact avec le client est modéré. Il suffit d’ouvrir une fenêtre, tendre la commande et la refermer, le temps d’être aimable et remercié par le client. Tous les anciens et ceux qui font des heures supplémentaires

gagnent le droit d'y rester. Les autres doivent se battre ou être suffisamment blessés pour qu'on les juge inaptes à une autre activité. Au drive, les mains restent intactes.

La machine à boissons remplit les premiers gobelets, je prends un sac pour le rendre rectangle d'un mouvement sec. Je jubile de la violence déployée, les nerfs sont là. Je fais les glaces, les boissons coulent, j'ajoute les serviettes, les sauces. Il manque le chaud, un équipier le dépose sur ma table, il dit première ! et c'est parti. Une autre commande s'ajoute, pas le temps. Je vérifie le chaud, les sauces, j'en rajoute une et j'ouvre la fenêtre.

Un vent frais s'engouffre et soulève ma réserve de serviettes. Bonjour, voilà pour vous. J'ai toujours peur que le client rate le sac et qu'il s'écrase devant la voiture, je ne le lâche que quand la personne resserre les doigts. Merci, passez une bonne journée, au revoir, bon courage. Je suis contente quatre secondes et puis je déplie un nouveau sac serviettes sauces. Quelques équipières essaient de s'immiscer, dans l'espoir de récupérer le poste, de gagner en mérite. Elles disent tu as ta glace ? je te fais ta glace ? Je réponds non je peux la faire. L'équipière est déjà partie en courant, vers la machine. À la prochaine commande, je commence par les glaces. Tu as tes glaces ? Oui. Toutes ? Les glaces sont prêtes pour les cinq prochaines commandes, elles se réchaufferont tant pis. Je veux gagner seule. La rivale s'accroche, elle me demande si j'ai le donut de la quatrième commande et je me précipite pour le chercher, je fais couler mes expressos avant même qu'ils soient payés là-bas, au casque. Le client prononce à peine un allongé dans l'oreillette de mon collègue qu'il est déjà rempli de moitié. Les cinq sacs sont face à moi, prêts à être complétés par le chaud, personne ne peut m'arrêter.

Le directeur me demande si ça va, j'exulte. Je repousse les autres, une équipière commence à déplier un sac de commande et je le lui arrache des mains, lui dis pardon comme on cracherait dégage. Pendant que je récupère mon sac, une connasse met les couvercles de mes boissons, je

veux la pousser dans les cartons de sauces, je lui dis tu sais je peux me débrouiller. Je vais jusqu'à chercher les burgers dans l'OAT avant même qu'on me les apporte tout en m'assurant que personne n'en profite pour passer un coup de chiffon comptoir sur mon poste.

Chouchou rôde, elle commence à me dire tu sais j'ai fait pression pour que tu sois là. Je ne la regarde pas, on n'appartient déjà plus au même milieu, je suis montée en grade. J'actionne le levier de la machine à glace, elle vibre, prête à exploser, lui coupe la parole. Puis j'ouvre la fenêtre, tends la commande mais quand je me retourne, le directeur me regarde avec le sourcil levé, un sac de chaud à la main.

– T'as pas oublié les quatre frites avec ta commande ?

Paul tape un code de la main droite pour ouvrir le portail, cache les numéros avec sa main gauche par habitude, il me le dit, c'est par habitude. Il pousse le portail et mes pieds avancent sur un chemin de pavés en pierre. Un jardinet décoré a le droit de pousser autour. Des gens ont été payés pour mettre une fontaine là, une arche et des plantes rampantes ici et les petits spots qui s'allument quand il fait nuit. Pourtant, je ne vois que la maison posée au milieu, les larges fenêtres, les rideaux blancs en lin. Ils sont en lin c'est sûr. Les marches c'est quoi, du marbre ou du carrelage, du carrelage sophistiqué, du carrelage saumon et ça glisse un peu. Il y a une rampe, ils ont prévu que ça glisserait, ils ont dit avec la pluie ça va glisser et ils avaient une solution et ils avaient les moyens. Les rideaux de l'étage sont transparents mais cachent l'intérieur. Les murs sont immaculés, une lanterne suspendue à un crochet à côté de la porte d'entrée, seulement décorative, pas d'ampoule à l'intérieur.

Arrivée sur le seuil, à cinq marches au-dessus du sol, je me retourne. Des galets blancs délimitent une sortie de voiture sur ma droite, pas des cailloux sales. Les galets sont propres, certains sont légèrement colorés, des notes de rose. Les galets ne sont pas labourés par le passage les

voitures. Ils s'écartent d'eux-mêmes sans produire ce bruit terrible de graviers écrasés. Le portail est entouré de capteurs, des diodes rouges qui ne s'éteignent jamais. Tu viens ? Fixé à la porte bleu roi, un heurtoir doré s'impose. Il m'arrive au niveau du nez, au milieu de la figure. Paul sort sa clé après avoir tâté la poche arrière de son jean, il la tourne deux fois dans la serrure et pousse la porte de l'épaule, claquement sec, effraction. Un instant, ma main reste sur la rambarde, tu viens ? Je me décide à poser mes pieds sur le large paillason. Il ferme la porte derrière moi.

Très vite, des photos de famille à la plage dans des cadres, un range-clés mural en bois vernis dans lequel il accroche la sienne, un placard intégré, deux portes, la première entrouverte et à l'intérieur des bacs en tissu blanc, des étiquettes dans des rectangles métalliques, paracétamol, homéopathie. Tu peux enlever tes chaussures si tu veux. Un tabouret en métal au pied du placard, patères, crochets porte-manteau, petite table en bois, vide-poche, quelques élastiques, miroir à bords transparents. Je tire sur le gros nœud de ma chaussure, tu as soif ? Des cartes de fidélité d'enseignes que je ne connais pas, une ordonnance. Je jette un œil dessus, quels problèmes ils peuvent bien avoir ? Je sais pas ce qu'on a dans le frigo mais on peut regarder. Je redresse la tête. Je disais, tu as soif ? Il est dix, il faut se dépêcher. Un verre d'eau rapide alors.

Le directeur se penche vers une équipière, lui marmonne va aider au pass drive, il y a besoin d'aide. Elle vient préparer mes frites, elle met ses cuillères dans mes glaces, déplie mes sacs, tu as mis les serviettes ? et je n'ai plus la force de refuser. Je m'excuse auprès du directeur, excuse-moi, excuse-moi Antoine. C'est foutu, je ne suis plus le poulain de personne. Chouchou passe à côté de moi avec son chignon et je sais que demain elle fera pression pour que je sois mise en salle.

Pièce de gauche, fenêtres à chaque mur. Une large table en bois au centre, cuisine intégrée, poubelle qui s'ouvre lorsqu'on passe devant. On a du jus de goyave si tu veux. Porte avec fenêtre qui donne sur véranda, quelques marches qui mènent au jardin, berger australien. À moins que tu ne préfères juste de l'eau. Énorme vaisselier, sorte de coiffeuse, j'ai pas les mots. Large miroir, photos coincées dans la rainure, papiers rangés en piles égales. On a du jus de goyave si tu veux. Pourquoi pas. Comment ils font pour garder propre leur carrelage blanc ? Faut se dépêcher. Ils doivent avoir un bon aspirateur. Je t'aime tu sais. Il pose un verre devant moi. Nappe safran aux motifs géométriques, moi aussi je t'aime. Vase sobre, quelques fleurs à l'intérieur, encore vivantes, commode derrière la porte, qu'est-ce qu'ils peuvent bien mettre dedans, des papiers encore, des étiquettes, j'arrive pas à voir ce qui est écrit. Tu trouves ça comment ? Beau. Non mais je parle du jus de goyave, je trouve que ça a un goût de terre.

Claquement de porte, je sursaute. Il dit c'est un courant d'air et je pose le verre dans l'évier. Sur la porte du frigo, d'autres ordonnances retenues par des aimants, des photos encore, des tas de cartes de visite. Tu peux mettre ton verre dans le lave-vaisselle. Le chien aboie et, lorsque je m'arrête devant la porte-fenêtre pour le rejoindre, je vois une autre maison dans le jardin, une autre maison derrière la maison, donc deux maisons, une devant, une derrière. Large porte-fenêtre dans la façade de la deuxième maison, à moins que ce soit seulement une extension de la première et non une maison à part entière ? Ou un débarras, une annexe en travaux ? Par la porte-fenêtre j'aperçois un vélo d'appartement, c'est bien une maison, une maison de jardin, pas un cabanon.

– La maison, c'est pour les invités.

– Vous avez pas de clic-clac ?

Nouveau claquement de porte. On ne doit pas tarder, on a quinze minutes de marche jusqu'au lycée. Je jette un regard sur l'horloge, il est

trente, viens. J'atterris dans un salon et il dit là c'est le salon. Sur la gauche un escalier blanc qui monte aux étages et à côté trois portes, encore une petite table qui ne sert à rien, un miroir aux bordures dorées dessus, un faux bordel, un bordel qui ment, le vrai est saturé de poussière et de bouloches. Ils n'y connaissent rien en bordel. Quelques magazines, un bureau, des meubles imposants, un lampadaire original avec de multiples feuilles blanches qui entourent l'ampoule, c'est bon on va pas la voir votre ampoule. Tapis à poils longs, fauteuils, canapé en cuir, collection de télécommandes sur la table basse en chêne, une pour la télé, quatre pour les lecteurs. Je suis sûre qu'elles ont toutes leurs piles. Écran plat, home cinéma. Il le dit. Il est trente-cinq et il dit c'est le home cinéma de mon père. Je le regarde hébétée.

– Je te demande pardon ?

– À côté le meuble à DVD et là le home cinéma de mon père.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Je sais pas, je pensais que ça t'intéressait.

– Pourquoi ça m'intéresserait le home cinéma de ton père ? Je sais même pas ce que c'est.

– Je te fais la visite quoi, c'est ce qu'on fait pendant une visite.

– T'as cru que j'allais acheter ou quoi ?

– Non, je sais pas, je voulais juste te montrer où je vis, je pensais pas que ce serait compliqué.

– C'est quoi ton problème ?

Paul bredouille, il tire sur une petite peau là où sa paume est éraflée et pose son autre main sur le canapé. Le cuir s'effrite, des particules blanches et synthétiques tombent lentement sur le tapis. Dehors, une voiture klaxonne. Les rideaux ne sont pas en lin.

Une porte claque pour la troisième fois et des bruits de pas se font entendre à l'étage, quelqu'un descend l'escalier. Viens, il prend ma main, elle épouse les éraflures de sa paume, il faut partir maintenant. Nous

passons dans l'entrée, photo à la plage, des cheveux sont entortillés autour des élastiques, pense-bête, rendez-vous à l'hosto. Je prends mes chaussures par les lacets, je serre le poing. Dans la cuisine, une mouche se cogne contre une des fenêtres, le frigo fait trop de bruit, comment a-t-elle pu entrer ? Autour de moi, la maison semble se resserrer comme une coloquinte au printemps et une voix résonne dans l'escalier, quelqu'un dit c'est toi ? Il pousse la porte de la véranda, il dit on reviendra plus tard. Le berger australien remue la queue et dans la véranda ça sent bon, ça ne sent pas la cave ni le chien, ça sent le synthétique, la vanille, le savon et je les déteste. Il claque la porte derrière moi et je cours sur les galets blancs qui se salissent à mon contact.



Au son du klaxon italien, je décide de partir. La pointeuse me dit qu'il est tard. Dans le vestiaire, je m'assois, les pieds dans l'eau stagnante. Un téléphone sonne dans les casiers mais personne ne peut répondre, l'appel est désespéré. J'enlève mon uniforme et les dernières heures du drive se rejouent. Le rythme s'est accéléré, les équipières ont déserté leur poste et tout m'échappe des mains mais je ne rattrape rien. Au moment où j'ai fait tomber une pile de serviettes en papier, Laura est arrivée.

– Tu fais n'importe quoi, tes sacs de chaud sont mal fermés et tu es trop lente avec les clients, c'est pas possible. Regarde-moi.

Laura ouvre la fenêtre, un sac à la main.

– Bonjour, voilà, au revoir. Tu vois ? Pas plus. Je prépare tes sacs, tu fais qu'envoyer, t'es complètement à la bourre.

– Merci.

Sur l'écran des frites, les 27 *more pending* annoncent un rush qui n'en finira plus. L'heure de débauche est arrivée pour moi mais tout le monde tourne la tête, m'ignore et je continue d'implorer, je peux rentrer

maintenant ? Cinq minutes passent, vingt minutes, trente minutes. Ils m'ont oubliée là, dans l'affluence infinie.

Sur la table de la cuisine, les DVD s'empilent, les dessins animés d'enfance avec les films d'action et les comédies. Pendant que la mère de Paul les rassemble sur la table, à l'étage je fais l'amour peut-être. Sa mère nous appelle et la ceinture de Paul racle le parquet, il jure merde merde, comme moi. Dans le salon, elle nous explique son plan, elle veut déplacer le meuble à DVD et l'évacuer par la porte de derrière, elle veut le descendre vite fait. Elle me dit tiens un bout, je tiens l'autre et Paul me dit tu tiens le pied droit et moi le pied gauche. On passe du salon à la cuisine avec le meuble et ensuite il faut descendre dix marches, celles de la véranda. À chaque marche descendue, on fait des blagues. La mère de Paul garde le visage fermé, elle dit il passe pas, ça ne passera pas. Mes doigts glissent, je tiens bon et on continue de descendre la deuxième marche puis la troisième, on va le sortir mais où vont aller les DVD une fois que le meuble sera dans le jardin, une fois qu'il y aura ce vide dans le salon entre le home cinéma de son père et le lampadaire en forme de fleur chiffonnée ?

Je ne suis pas concernée par ce rush, je veux partir et je le dis à une collègue pour qu'elle m'approuve, mais ses yeux s'agrandissent. Tu vas quand même pas partir maintenant, tu vas mettre tout le monde dans la merde. L'équipe tient comme ça. Je rétorque que je travaille au-delà de mes horaires depuis une heure et son silence me dit moi ça fait deux heures, qu'est-ce que tu veux que je te dise. Elle ajoute si tu pars, je me retrouve seule au casque à devoir gérer la prise et la préparation de commande. Enfin elle anticipe ma question, elle qui se vante d'avoir travaillé dans un des meilleurs restaurants de la chaîne, classé cinquième

en rendement. Souvent les nouvelles la regardent rêveuses, la supplient de raconter, c'est comment là-bas ? Là-bas, c'est pas la même chose qu'ici, je peux te le dire. Elle répond à la question que je n'ai pas posée tout en regardant au loin, inquiète qu'un manager nous repère, elle guette son approche avec cet instinct qui la caractérise.

– Ce soir, il n'y a pas de relève pour la fin du rush.

La mère de Paul nous regarde avancer et dire petits pas, petits pas, je crois qu'elle me déteste parce qu'elle a vu mon tee-shirt à l'envers. Elle porte un chemisier à fleurs et des lunettes de soleil. Le teint hâlé, elle passe la main dans ses cheveux et sa bague s'y accroche alors elle la retire et la pose sur le comptoir de la cuisine, au milieu de ses bijoux. La mère de Paul répète souvent qu'il n'y a pas de soucis, que ça ne pose aucun problème mais elle a plus de pattes d'oie aux coins des yeux que mon père. À chaque pause que nous faisons, elle nous observe, silencieuse.

À la cinquième marche, elle me dit lâche, c'est pas la peine, c'est trop compliqué, lâche. Elle précise, le meuble va tomber jusqu'en bas et je le porterai à la déchetterie. Paul s'arrête, il dit ça va le faire, on s'en sort. Sa mère secoue la tête, non non il faut le lâcher et ses mots sont vidés de leur sens. Le meuble à DVD sent le neuf, mes doigts y sont collés. Paul descend la sixième marche, le berger australien nous observe, curieux, à travers la porte-fenêtre. J'ai mal aux poignets mais je soutiens le meuble de toutes mes forces. Est-ce que mon père le récupérera à la déchetterie ? S'il le rapporte à la maison, il le mettra dans le garage à côté des poussettes, il le polira avec un produit spécial, je l'ai piqué à l'usine, ils en balancent plein des comme ça, pareil pour les batteries, faut pas trop le raconter qu'on se sert mais c'est à la poubelle de toute façon donc c'est pour nous. Puis, mon père en parlera à toute la famille, la personne devait plus en vouloir, elle déménageait, maintenant les gens ils jettent n'importe quoi. Un cousin protestera, il y a bien une charnière qui

déconne, une fissure quelque part mais non, on a cherché la douille mais le meuble était neuf, il y avait pas d'arnaque, comme quoi.

Dans le vestiaire, le téléphone et les pilules des trente équipières ont cessé de sonner les unes après les autres, pour se rappeler à leur mémoire endormie par la chaîne. Il faut appuyer sur un bouton pour que la porte s'ouvre et il pleut dehors. Sous l'auvent, les équipiers évoquent les *27 more pending*, rassemblés comme après une bataille perdue. Autour de nous, un champ de caravanes côtoie une zone commerciale trop éclairée pour cette heure de la nuit. La voiture est toujours garée au même endroit, la portière claque et plus rien.

J'ouvre le sac, le soda a éclaté à l'intérieur. J'essaie de sauver le repas mais il est trop tard. Je finis par mettre la nourriture trempée dans ma bouche et radio béton dit qu'il est minuit. J'essuie mes doigts sur le sac en papier, regarde mes déchets sur le siège passager avec la tentation de les laisser s'accumuler là, les déchets des sorties de boulot. Quelques palmiers se balancent sous la pluie. Plus loin, un vélo est échoué au milieu d'un rond-point, la roue tourne dans l'herbe, le conducteur à quelques mètres est assis. Son visage est éclairé par les phares des voitures et son bras se lève chaque fois pour se prémunir de l'éblouissement.

Je baisse le frein à main. Le clignotant droit ne fonctionne plus, je prends le parking à contre-sens, radio béton dit qu'on se retrouve tout de suite avec. Je passe la troisième. Je ne me souviens plus si je me suis lavé les mains. Au bout de quelques mètres, je retire le masque que j'avais gardé sous le menton.

On fait passer le meuble sur la septième marche et la mère de Paul hurle ça suffit, lâche ! lâche ! Elle a retiré ses lunettes de soleil, elles pendent dans l'encolure de son chemisier et elle se prend la tête entre les

mains. Paul s'écarte sans un mot, ne résiste pas davantage et mes doigts seuls soutiennent l'effort, ils deviennent blancs. Paul me regarde et dit Claire il faut arrêter maintenant, tu ne peux pas le tenir toute seule, tu dois lâcher. Le visage en longueur, les yeux marron, Paul a le même teint hâlé que sa mère mais son appareil dentaire lui évite cet air fermé. Les arcades de l'appareil entrouvrent sa bouche, il gratte sa nuque avec la paume éraflée. Dans la cuisine, sa mère ne nous entend pas. Devant les DVD, elle répète c'est pas possible mais c'est pas possible, ses deux mains jointes en prière, les avant-bras sur la table. Sa bague est toujours sur le plan de travail, le lave-vaisselle continue de tourner, le chien a disparu.

Le meuble à DVD reste en suspension au milieu de l'escalier, entre deux marches, et la mère de Paul éclate en sanglots. Merde pourquoi tout est compliqué ? J'en peux plus, j'en peux plus. Paul veut la rejoindre mais le meuble à DVD de son père est au milieu de l'escalier et empêche le passage. Il n'y a qu'une solution mais Paul ne dit rien. Son regard tombe une dernière fois sur les portes du meuble scotchées avec précaution. Mes doigts se relâchent progressivement. Paul s'écarte en silence et le meuble vient glisser le long des marches, il tombe en avant, se retourne, les côtés sont rayés par les rambardes et il s'écrase en bas de l'escalier.



Mon père a reçu ses nouvelles cottes de travail le soir où je suis rentrée de l'internat pour le week-end. Vous reverrez pas ça avant un moment, profitez-en les titis. Il les sort de leur emballage plastique, les déplie soigneusement comme des robes précieuses dans leur papier de soie et nous devenons ses mannequins. Maman s'empare de l'appareil pour nous prendre en photo. Elle dit souriez et je ferme la bouche, je fais disparaître mes dents pour mimer la pénibilité de l'effort, le sérieux au travail, la concentration. Les deux mains sur les hanches, le menton légèrement rentré, je reste stoïque devant le canapé débarrassé pour l'occasion.

Maman dit regarde-moi et je ne fixe que mon père derrière l'objectif. Je ne fixe que mon père comme pour pénétrer son esprit, un instant être à sa place, enfermer un lapin mort dans une tour d'ordinateur et cocher les cases du préventif chaque jour pour éviter la douloureuse réparation. La maintenance consiste à éviter la perturbation, prévenir le dysfonctionnement et perpétuer silencieusement un état de fonctionnement standard.

Je pense que mon père ne me voit pas, qu'il est concentré sur autre chose mais je garde la pose, maman rit, mes doigts de pieds sont crispés dans les chaussures de sécurité. Alors que je m'apprête à dire j'arrête de jouer, mon père se relève et vient vers moi. Sans un mot, il dépose sur mon crâne son casque de sécurité. Je regarde toujours dans la même direction, là où mon père se trouvait. Le casque ne me suffit pas. Je veux pénétrer davantage son personnage. Il m'a couronnée mais il m'en faut plus.

Le lendemain matin, je ne vois pas mon père sortir de l'appartement, rejoindre le froid et dans la voiture se dire c'était un chouette week-end. Je n'ai pas besoin de le voir, le froid est passé sous la porte de ma chambre. Je sens son parfum autour de la table quand je prends mon petit déjeuner. Il n'a pas débarrassé son bol.

– C'est un vrai camping en face de votre drive !

Je vois ma collègue hausser les épaules. Au comptoir, à quelques mètres d'elle, je prépare les commandes pour les livreurs. Leurs vélos, leurs scooters sont garés partout près du drive. Assis sur des chaises pliantes, ils gardent leurs cubes à bretelles à leurs pieds. Ils mettent de la musique, le son monte quand les commandes s'espacent. Ils attendent que j'ouvre la deuxième fenêtre et crie le numéro de la commande prête. Peu importe le numéro, ils s'avancent tous et un livreur dit aux autres

c'est la mienne, c'est la mienne, BB39 c'est la mienne. Il vient la récupérer. Je dis bon courage, souvent on le dit en même temps.

Parfois, j'appelle et personne ne vient alors je dépose le sac sur le bord de la fenêtre et retourne au comptoir. Parfois un livreur se fâche et je dois le rassurer, oui elle est affichée ta commande, elles sont toutes affichées ! Je leur dis c'est pas moi aux cuisines, donc il faut être patient là. Non AC03 c'est pas prêt, vous me dites tous que ça fait trente minutes que vous attendez, mais sur mon écran c'est 300 secondes, donc arrêtez un peu. Tu as ton numéro de commande ? C'est pas mon problème qu'il soit accroché à ta moto de l'autre côté de la route. Pas de numéro pas de commande, c'est la direction qui le dit, moi aussi ça me plaît pas de faire ça.

Un jour, j'entends une collègue prononcer le numéro calmement, sans hurler, et les livreurs arrivent quand même. Lorsque vient mon tour, je crie, je ne peux pas m'en empêcher, je dis DP24 comme si je faisais l'appel. Un livreur se présente, je dis bonjour, DP24 ? Le livreur dit bonjour, il me montre son téléphone, je lis DP24, je dis merci et DP24 fait démarrer son scooter. Son GPS dit continuez tout droit.

– Ils sont là tous les jours ?

– Oui, ils attendent leurs commandes. On les leur donne par une autre fenêtre.

– Ça gagne combien environ un livreur à vélo ?

– Une misère franchement, pas grand-chose.

– C'est bien ce que je me disais, c'est de l'esclavage. Même vous, c'est n'importe quoi, je suis désolé mais c'est n'importe quoi.

Le client prend son sac, baisse son frein à main et démarre. À l'écran des commandes internet, quelqu'un a commandé vingt-cinq sauces ketchup. Je les compte à mesure que je les mets dans un sac lorsqu'on frappe à la fenêtre. Ma collègue partie, je me risque à l'ouvrir et me

retrouve face à un enfant au tee-shirt trop large sur les épaules qui me demande un sachet de cacahuètes gratuit et un verre d'eau.

Jérôme scanne son badge à cinq heures moins dix et rejoint ses collègues pour faire le point de la nuit passée. On lui parle d'une panne électrique sur un robot mais rien de méchant, et après sa journée ce sera que du préventif. Jérôme raccompagne ses collègues de nuit jusqu'à la pointeuse, à la prochaine les gars. Ils rient ensemble, parlent de la médaille enfin pressée qu'ils pourront tenir entre leurs mains dans quelques jours. Les trois hommes en rouge, casques à la main, marchent jusqu'aux vestiaires et Jérôme les suit sans s'en rendre compte, trop fatigué.

De son côté, le collègue du matin est déjà occupé sur une presse. Jérôme marche jusqu'au robot, quinze minutes, il se plaint toujours plus de ça que du reste, le temps de marche. Sans cesse arpenter l'usine avec ses chaussures trop lourdes, marcher à l'intérieur des périmètres de sécurité, au milieu du vacarme, les presses qui cognent, il ne connaît rien d'équivalent. Il redoute davantage cette usure qu'un péril concret dont il peut mesurer l'impact instantanément. L'usure, elle, s'installe et le rend fou, il n'y a pas d'autre façon de le dire, et d'ailleurs personne ne peut le comprendre. Les autres attendent le danger d'ailleurs, toujours d'ailleurs.

Pour la panne du robot, il faut tenir la pièce, la changer, rétablir le contact, il faut bidouiller comme on sait faire, maintenir un bout avec un autre bout. Jérôme a mal aux pieds. Il se souvient de la nacelle la semaine précédente, à quinze mètres de hauteur, elle s'était arrêtée et les deux collègues à l'intérieur s'étaient regardés. Ils étaient montés seuls, sans personne pour les assurer en bas, et maintenant personne ne pouvait les faire redescendre manuellement puisque personne ne pouvait les entendre appeler. Quinze mètres et les deux collègues s'étaient regardés, il y a plus qu'à sauter mon Jéjé. Alors, de façon synchrone, ils ont sauté

pour que la nacelle redescende peu à peu, pour qu'elle redescende les deux hommes en rouge avec leur crainte que ça casse, combien de chances que ça casse ?

Jérôme tient les deux bouts, essuie son front, il ne démine pas une bombe, il n'est pas stressé, il a froid et la transpiration roule sur son front, de la fièvre. Il se dit qu'il a chopé la crève et très vite, t'as pas oublié de couper le courant ? comme quand on change une ampoule, éteindre la lumière, t'as pas oublié ? Il pense au copain qui a gardé son alliance et le doigt est parti avec, à celui qui a vu ses jambes se faire écraser sous une presse. Le courant passe, 220 volts, traverse les câbles et le corps de Jérôme, suit le circuit enfin rétabli.

— J'en ai rien à foutre qu'il ait pas sa commande. À un moment donné, s'ils savent pas lire et qu'ils se trompent, c'est pas ma faute, je la referai pas ! Ma collègue a appelé le numéro. Personne n'est venu. Elle a déposé la commande devant la fenêtre et si la mauvaise personne l'a prise j'en ai rien à foutre, qu'ils se démerdent entre eux ! Si je la refais pas, personne la refera, comptez là-dessus ! Non, c'est mort ! Ouais bah vas-y menace, j'en ai rien à foutre, je la referai pas ! Demande le remboursement sur la plateforme, demande le remboursement de ton client là mais t'auras pas de nouvelle commande !

Caro gesticule à la fenêtre. Ces mots j'aurais pu les prononcer et peut-être même que c'est moi à la fenêtre qui invective, moi la méchante aux cheveux violets. Je touche l'attelle que je porte au poignet depuis l'échographie. Sur l'écran était apparu un liquide noir dans mon poignet, du coca, et, devant la pointeuse, une équièrre avait remarqué, toi aussi tu as la boule au poignet ? J'ai la même, ça fait deux ans. Caro fait de grands gestes avec les bras, elle est rassurée par la fenêtre qu'elle peut fermer, mais le livreur dit qu'il l'attendra à la sortie du boulot, tu vas voir salope. Plus loin, à l'autre fenêtre, un client se plaint de l'attente et une

collègue rétorque qu'elle est pas aux cuisines, qu'elle est pas responsable. Le client assène, sûr de son droit : tu réponds pas, tu t'excuses et puis c'est tout, le client est roi. Alors elle crie, parlez-moi mieux, je suis pas ton chien putain ! et le client lui jette des frites chaudes au visage, elle s'enfuit en courant. La voiture redémarre en trombe.

Caro referme la fenêtre sur les doigts du livreur et se poste devant moi, plus loin au comptoir.

– Je te défends de le servir.

Il gueule mais avec le bruit des presses, la radio et le matin, personne ne vient. Le buste coupé en deux, des fourmis dans les membres, ses mains restent accrochées aux câbles et impossible de les ouvrir, de lâcher puisqu'il ne les sent pas. On ne peut pas ouvrir ce qui ne nous appartient plus. Il n'a que le haut du buste et le cœur, le cœur est bien là, il bat à mesure que le courant passe, passe et repasse. Il gueule mais sans espérer que quelqu'un l'entende, plutôt pour évacuer un peu du courant, et le cœur qui bat, il se dit le coup de bourre, ça c'est la grosse bourre et merde. Il essaie de se dégager, de reprendre son corps mobilisé pour le fonctionnement du robot. Il peut se pencher en arrière mais ses mains sont crispées sur la machine, il met toute sa force mais rien ne bouge. Souvent, ses collègues l'appellent la pince, ils disent Jéjé quand il pince, impossible de t'en tirer, il te fait mal ce salaud.

Jérôme se fatigue, il se dit je vais tomber dans les pommes, j'en peux plus. La radio grésille, depuis combien de temps il est là, à recevoir du courant, il ne sent plus ses pieds qui lui faisaient si mal, il veut que ses pieds lui fassent mal de nouveau mais seul son cœur bat à toute vitesse, le reste est engourdi, un corps étranger. Alors il se penche et sans vraiment savoir comment, il parvient à se sortir de l'emprise, libérant un de ses deux bras. Le premier bras dégagé, tout lâche soudain.

À l'infirmerie, la secrétaire dit il faut l'inscrire en accident de travail, mais il sait que l'erreur va lui être imputée, qu'il peut se faire licencier pour avoir négligé ce point de sécurité, alors non non c'est bon. Un chef est présent et insiste pour le ramener chez lui comme on fait pour un enfant qui a mal au ventre. Dans la voiture le chef ne cesse de parler pour anéantir le temps. Quinze minutes plus tard, devant l'immeuble, avant que Jérôme sorte de la voiture, le chef pose enfin la question qui le brûle depuis le début, c'était ta faute non ?

Sur la trame, mon prénom flotte entre trois postes différents, café, frites et salle. Chaque case du tableau est remplie, chaque équipier regarde la trame avant d'enfiler tablier, nœud papillon et charlotte et je ne sais quel accoutrement adopter. Mon prénom est inscrit en haut du tableau, comme s'il était exclu. Un manager de passage m'explique ce midi tu es renfort, tu aides partout mais surtout en salle. Je suis informée de ce que je vais faire pour les cinq prochaines heures.

Dans l'entrée, quatre nouvelles équipières écoutent attentivement Chouchou qui explique comment déplacer une chaise pour enfants. Elle attribue à chacun une tâche, elle est en forme, une cigarette entre les doigts en prévision de la prochaine pause. Les nouvelles se dispersent en jetant des coups d'œil nerveux au comptoir pour ne rater aucun plateau, Chouchou les a formées correctement. À ma vue, elle s'approche de moi, ravie de m'expliquer qu'elle ne peut pas se passer de moi ici.

Je ne réponds rien, je vais désinfecter une borne de commande mais Chouchou n'a pas fini sa phrase, elle m'a réservé le poste d'accueil en salle et une surprise. Elle me tend un serre-tête relié à une visière.

La clé ne tourne pas dans la serrure, il pousse seulement la porte. Maman prépare le petit déjeuner et je sors du sommeil. Le jour s'est levé,

de la lumière passe par les fenêtres. Si nous ne connaissons pas bien les horaires de mon père, le voir sur le paillason à notre réveil est quelque chose d'anormal. Il est debout, le visage cramoisi comme s'il s'était trompé de maison.

Maman se précipite vers lui, le soutient pour marcher jusqu'à la chambre et la porte se referme. Nico mange une biscotte au beurre et je reste debout, au milieu de la salle. De la chambre, seuls nous parviennent des pleurs étouffés.

À la fin du rush, Chouchou me demande de la rejoindre à une table de restaurant. Une feuille d'évaluation posée devant elle, elle commence à m'expliquer les différents points sur lesquels elle m'a notée. Je reste debout, le chiffon à la main, je continue d'essuyer un plateau malgré son insistance pour m'arracher à la tâche, je la méprise.

Autour de nous, les nouvelles apportent les derniers plateaux et profitent de leur proximité pour observer la scène. Derrière la visière, une goutte de transpiration descend le long de mon nez et je décide de la garder. Face à mon impassibilité, Chouchou coupe court. Voilà je voulais te féliciter pour ces dernières semaines en salle, tu as fait du bon travail, tu respectes les consignes sanitaires, tu es efficace en période de rush, tu sais prioriser et guider le client donc je t'ai mis 20 à l'évaluation. Alors qu'elle s'adressait à sa feuille depuis le début, elle me jette un coup d'œil pour observer mon émotion qui se traduit par quelques clignements d'yeux qui font tomber la goutte au bout de mon nez. Elle poursuit : tu sais aussi indiquer aux nouvelles les tâches les plus urgentes et je voulais te dire que je pensais partir bientôt, ça te dirait de prendre ma suite ? Je te laisse réfléchir, tu devras déposer ton évaluation dans le bureau des managers, mais n'oublie pas de la signer. Ce serait dommage de pas signer un 20 et puis tu as droit à une augmentation avec ça, donc félicitations encore.

Peut-être que je me tais depuis trop longtemps. Chouchou interprète mon silence, elle y voit une question, elle veut s'expliquer, il fallait pas aider ce livreur hier tu sais. Entre ses doigts crispés, je vois sa cigarette se casser en deux. Je retire la visière pour essuyer mon visage et Chouchou comprend que je ne dirai rien. Elle me laisse un stylo au creux de la main pour que je signe mon évaluation.

J'effectue quelques pas et mon corps retrouve ma démarche d'équipière, ces larges pas décidés et machinaux qui semblent s'attraper après plusieurs mois. La visière à la main, comme de retour d'une bataille longuement menée, je tiens l'évaluation du bout des doigts, sans savoir si je prends cette précaution par peur de l'abîmer. Alors que j'arrive devant la porte des cuisines, je remarque les nouvelles rassemblées à l'accueil. Elles regardent mon évaluation avec envie. Elles veulent toutes passer au comptoir, arriver au drive. Elles veulent toutes que le directeur leur fasse confiance, leur dise ce midi c'est la guerre, mais pour le moment, elles nettoient des chevalets. Elles rêvent quand elles désinfectent les toilettes.

La porte des cuisines se referme sur moi et, dans les vestiaires, je retire mes surchaussures et entrouvre la chemise blanche de l'uniforme. Mon évaluation glisse au sol et vient se coller à l'eau stagnante.

Cette édition électronique du livre *En salle* de Claire Baglin a été réalisée le 12 mai 2022 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707347985, n° d'édition 6964, n° d'imprimeur 2202287, dépôt légal septembre 2022).

Le format ePub a été préparé par Isako.

www.isako.com

ISBN 9782707348005

OceanofPDF.com